

< jazz hot >

La revue internationale du jazz



Spécial 2003

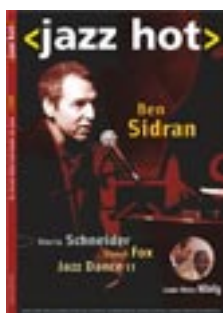


> Actualités

Clubs Paris, Larmes

> Disques

Act, René-Pierre Adam, Acoustic Guitars, George Arvanitas, Franck Avitabile, Jeff Berlin, The Bob Crosby Bob Cats, Paul Bollenback, Renaud Patigny/Carl Sonny Leyland/Bob Dartsch, George Colligan, Francis Darizcuren, Blossom Dearie, Lorraine Desmarais, Jack Diéval, Giammarco/Liebman/ Humair/Di Castri, Grant Green Jr., Trilok Gurtu, Hellborg/Lane/ Sipe, Laurent Hestin, Jazz Made in France, Ahmad Jamal, Guillermo Klein, Lee Konitz/Barbara Casini, Michael Leonhart, David Leonhardt, Les Trésors du jazz, Ramsey Lewis/Nancy Wilson, Carmen McRae, Mingus Big Band, Thelonious Monk, Famoudou Don Moye, Red Norvo, Anita O'Day, Anders Osborne, John Rapson, Lee Ritenour, Renato Sellani, Artie Shaw (2), Andy Sheppard, Chris Spedding, Yan Tengri, Steve Tibbetts, Marlene et Billy VerPlanck, Whats Jazz, Lenny White, Yellowjackets



Supplément au n° 597

3 €

février 2003



www.jazzhot.net - email: jazzhot@wanadoo.fr

Supplément actualités Jazz Hot n°597 - février 2003

Clubs Paris

Le 2 novembre, le **Caveau de La Huchette**, dans une ambiance surchauffée, a réservé un accueil enthousiaste au **Pichelour Jazz Band** Quintet qui a fait swinguer plusieurs générations de danseurs réunies sur les airs de Bechet et d'Armstrong. *JP*
Le 7, la première jam session vocale orchestrée par la chanteuse **Eléa**, a remporté un franc succès au **Caveau des Oubliettes**. Ce rendez-vous convivial a permis à ceux qui le désiraient de s'exprimer, preuve que les jeunes jazzfans savent entretenir l'esprit jazz... *JP*

Le label **RDC Records** au **New Morning** sous la férule de Franck Hagège présentait le 8 les principaux poulains du label avec Eric Teruel (p), Marcel Loeffler (acc), Olivier Hutman (p) et Jacques Vidal (b). Nous avons écouté une musique où de belles prouesses techniques alternaient avec les sentiments. Florin Niculescu (vln), avec son jeu aérien et sobre, fut une nouvelle fois remarquable. *RA*

Le 9 novembre, **Kenny Garrett** a déchaîné le public du **New Morning**. «Ain't Nothing But the Blues» est agrémenté des audacieuses circonvolutions de Ronald Brumer Jr. (dm). Les larmes aux yeux, le leader lâche son soprano pour se souvenir de Miles. Puis il dialogue avec une salle comble ouverte au refrain facile. Les jeux vocaux hip-hop ne l'empêchent pas de solliciter aussi ses musiciens. A l'alto, l'alternance des couinements et d'un phrasé volubile jalonne les montées en tension. *CC*

Le 14, le **New Morning** s'est vu placé sous l'étoile de **Trilok Gurtu** (perc) qui joue des effets vocaux à la manière d'une instrumentation percussive. Du groove rock de «Maya», dédicace à la déesse de la création aux chorus vivaces de Ronu Kum (fl), c'est à voir, car c'est un spectacle. *CC*

A la **Fenêtre**, le 17, La Maison du Jazz organisait un concert dominical. L'heure est à la prière musicale dans cette petite salle aux allures de ciné art et essai. Les effets reverb cuivrés retentissent dans la sphère intérieure de **Gabor Gado** (g). Plongé dans une atmosphère angoissante à la David Lynch, Christophe Monniot (as, ss) s'enflamme difficilement. Dans sa «Reconstruction» avec geignements de cordes, le rythme est parti avant nous, perdu dans cette insoutenable légèreté de l'être, manifestation hongroise de l'«impossibilité de vivre», l'un des titres. *CC*

Le **Sunside** accueillait pour la première fois le 18 le **Brahma Sextet** de Leïla Olivési (p) qui

dynamisait ce groupe, formé de Julien Alour (tp), Jean-Philippe Scali (ts et bs), Fanny Rome (vln), Jean-Marc Phélippeau (cb), Abdesslem Gherbi (dm). De Benny Golson à Wayne Shorter en passant par Simon Goubert, le voyage fut réussi. Dans cet ensemble homogène, la rythmique a toujours été de qualité. Mention spéciale à Leïla Olivési pour ses compositions, ses arrangements et ses nombreux solos. *GH*

Le trio de **Benjamin Moussay** (p), déployait ses talents au **Duc des Lombards** le 19. Après un standard («Just in Time»), Moussay se concentre sur ses compositions. Epaulé par Arnault Cuisinier (b) et Luc Isenmann (dm), il se délecte à explorer le clavier, évoluant du crescendo au decrescendo avec aisance, passant du *legato* au *staccato* le plus incisif sans le moindre accroc. Il nous montre ce qu'il sait des contrastes, sans oublier de cultiver le silence. *LS*

Avec ses concerts solitaires, au **Sunside**, les 20 et 21, **Marc Copland** (p) ne peut cacher qu'il est un grand romantique. L'ombre de Chopin s'esquisse d'ailleurs dans le lointain. Intimiste ou diluvien, il évoque Bill Evans et pose avant tout sa musique comme acte poétique entre mélancolie et silence. *LS*

Comme toujours, **Orlando Maraca Valle** (fl, voc) a su faire partager sa fureur cubaine, son *otra vision* au **New Morning** le 22. Sa *Tremenda Rumba* est des plus populaires («Se Te Acabo Rumba»). Wilfredo Campa (voc) est très en forme, «Castigala» est une manière de débaucher un public loin de l'esprit de La Havane. C'est cette grosse section de cuivres qui donne l'illusion du voyage ainsi qu'une forte impulsion due aux chorus volubiles de la flûte du leader. *CC*

Le 28, le **Franco-Pinot** accueillait **Boulou et Elios Ferré** (g) accompagnés d'**Alain Jean-Marie** (p). Le premier set (guitares électriques) a démontré la créativité de la guitare bop gitane, son lyrisme naturel, sa virtuosité jouissive et ses facultés mélodiques. Le dialogue des guitares avec le piano fuse au quart de tour («Move», «Ornithology») et s'il se trouve quelques interférences harmoniques, cela fait partie de la prise de risque. La seconde partie (guitares acoustiques), dans le swing classico-gitan, s'est égarée dans des «Nuages» un peu languets. Parfois démonstratifs, les Ferré n'ont pas toujours une mise en forme de leur musique à la hauteur de leur potentiel. *JS*

Le jazz sort parfois de ses pénates et le 13 décembre, il était à la **Brasserie Le Saint-Germain** (rue du Bac), lieu agréable et parfois

bruyant. **Cristelle Pereira** y chantait avec le trio Dany Doriz (vib), Philippe Dervieux (p) et Patricia Lebeugle (b). Dans un répertoire de standards, le groupe a animé une salle, qui depuis quelques semaines, chaque vendredi soir, vient se rafraîchir les oreilles. La chanteuse, dans un langage très fitzgeraldien bien en place, maîtrisait son sujet tandis que le trio jouait avec le talent qu'on lui connaît. *FWS*

Le **New Morning** proposait le 14 une soirée salsa avec **Ernesto Tito Puentes** (tp, arr, voc). A 70 ans, il possède une pêche redoutable avec un humour élégant et raffiné. Il maîtrise son art. Ernesto diffuse une musique percutante, où les arrangements, et l'orchestration sont de qualité. Pas une note de trop pour ce big band qui anima une soirée chaude, exotique, où le public mouilla la chemise. Le grand Ernesto offrit à un public venu nombreux le meilleur de son art avec son excellent «TP Special», «Melopediste»... *RA*
Du 16 au 19, **Christian Morin** (cl) a été l'invité de **La Huchette** et de **Dany Doriz**. Pour la circonstance, Marc Fosset (g), Patricia Lebeugle (b) et Michel Denis (dm) étaient de la fête. Morin a su montrer les multiples facettes de la clarinette en choisissant dans le répertoire classique («Undecided», «It Don't Mean», «Seven Come Eleven», «Moonglow»...) mais également en redécouvrant des pièces oubliées de Bechet par exemple, comme «Moulin à Café». Dany Doriz est toujours brillant. Marc Fosset est un accompagnateur d'exception et un soliste fin, qui ne manque pas d'humour. *FWS*

Le **Sunside** accueillait un mini-festival hollandais le 19 et 20. Nous avons entendu **Misha Mengelberg** (p) en solo qui cultive une science du décousu évoquant la naïveté d'un enfant jouant avec le piano, ou un virtuose somnambule. Il joue des cordes du piano, lance une demi-phrase... et l'on ne sait évidemment pas quand les morceaux prennent fin : les rares accents monkiens ne sauvent pas d'un ennui colossal. Un nombrilisme pianistique qui a peu à voir avec l'esprit du jazz. Bizarrement, en seconde partie, le quartet de **Benjamin Herman** (as) a joué des compositions de Mengelberg et de Jaki Byard, mais dans un esprit aux antipodes. Avec le byardien jubilatoire Pierre Christophe (p), leur musique (soutenue par Jost Machtel, b, et Joost van Schalk, dm) possède une fraîcheur bienvenue où la variété des climats et l'agilité expressive sont remarquables. *JS*

Richard Anou, Cloé Combette, Georges Herpe, Jérôme Partage, David Smadja, Lorraine Soliman, Félix W. Sportis, Jean Szlamowicz

tears

Larmes

> Rufus Thomas

Nous rendons compte tardivement du décès du grand chanteur de blues et surtout de rhythm and blues Rufus Thomas, le 15 décembre 2001 à l'hôpital St Francis de Memphis (Tennessee). Il était né dans la petite ville de Collierville (TN) le 28 mars 1917. Il avait commencé sa carrière à l'âge de 6 ans en chantant et dansant dans des comédies musicales de la rue la plus animée de Memphis, Beale Street, qui est le centre moteur de cette ville. En 1949, il entre dans la station de radio WDIA de Memphis et produit plusieurs émissions l'après-midi, ce qui lui permet de côtoyer alors deux des grands noms du blues moderne : B.B. King et Bobby Blues Bland. Ces derniers produisent eux aussi d'autres émissions sur cette légendaire radio sudiste. Rufus Thomas enregistre ses premières faces en 1949 pour le label Star talent qui signe en 1951 avec le mythique label Chess Records, avant que le grand producteur Sam Philips, du label de Memphis Sun Records (qui signera par la suite Carl Perkins et Elvis Presley) ne le signe en 1953. Il sera à l'origine du premier grand succès de cette firme de disques avec notamment la composition « Bear Cat », une réponse au « Hound Dog » de Big Mama Thornton. En 1960, il enregistre avec sa fille Carla Thomas leur grand succès en duo « Cause I Love You » pour le label Satellite qui deviendra par la suite la légendaire firme de Memphis Sound, Stax Records. Dès lors, il enregistrera une série de 45 tours qui resteront dans l'histoire avec notamment à l'accompagnement le plus grand groupe instrumental du siècle écoulé, c'est-à-dire Booker T. Jones and the MG's, ainsi que la section de cuivres des Bar-Kays. Les compositions « Jump Back », « The Dog », « Can Your Monkey Do the Dog », « Walking the Dog », « Memphis Train », « Do the Funky Chicken », « Funky Mississippi » et d'autres suivront. En 1963, il sortira son premier LP, *Walking the Dog*, produit par Jim Stuart. Rufus Thomas et sa fille Carla Thomas sont les premiers artistes à avoir été signés par Stax Records. Ils figureront en bonne place lors du fameux festival Wattstax dans l'enceinte du Coliseum de Los Angeles en 1972 et ceci devant 100.000 personnes, se partageant la scène avec le grand Albert King, les non moins grands chanteurs Johnny Taylor, Eddie Floyd, Isaac Hayes, le chanteur guitariste Little Milton et la formation gospel du chanteur guitariste Pops Staples (les Staples Singers). Les prestations des autres formations, The Soul Children et The Bar-Kays, présentes lors de cette manifestation permettront la sortie d'un film ainsi que d'un simple et d'un double albums 33 tours. Après le dépôt de bilan de la maison Stax Records en 1975, Rufus Thomas enregistre de nouveau pour le label de Chicago Alligator Records, un magnifique album de blues dont le titre est *That Woman Is Poison*. Nous sommes en 1988 et il est accompagné d'un certain Lucky Peterson aux claviers et de l'excellent

Kenny Neal à l'harmonica. Après cela viendra malheureusement la période des vaches maigres. Il a encore la possibilité d'enregistrer pour un label anglais, Sequel Records, l'album *Blues Thang*, paru en 1996 mais sombrera ensuite peu à peu dans l'oubli malgré un dernier tour de piste en public pour le label local de la firme Ecko Records basée à Memphis et un dernier disque *Live* en 1998. Ce sera sa dernière pirouette, puis il partira sur la pointe des pieds. C'est une page d'histoire de l'âge d'or de la musique rhythm'n'blues qui se tourne. Ce pionnier aura influencé toute une génération d'artistes de soul et rhythm'n'blues. Jusqu'à la fin de sa vie, il continua d'animer son émission sur WDIA. Il avait 84 ans.

Jean-Louis Poirier

> Jean Vastra

Né en 1922, Jean Vastra est décédé dans la nuit du 23 au 24 septembre 2002. Très tôt, il fut séduit par Django Reinhardt et toute sa vie il aura un faible pour les guitaristes, surtout les gitans et les manouches. Il a pratiqué lui-même la guitare. Au cours des années 1970, fixé en Auvergne, il fréquente les jazzmen locaux, notamment Roland Dieuleveut (saxophoniste). C'est en 1994, au festival de Riom, que nous l'avons rencontré. Nous l'avons poussé à écrire sur sa passion du jazz. En effet à partir de l'année suivante, il deviendra un pilier de la revue Jazz Dixie/Swing de Raymond Fonsèque. Deux guitaristes ont porté Jean sur un « Nuage » pour son dernier voyage.

Michel Laplace

> Turk Van Lake

De son vrai nom Vanig Hovsepian, ce guitariste et pianiste né le 15 juin 1918 à Boston (Mass) est décédé le 1er septembre. Il avait joué avec Benny Goodman (tournée en Russie en 1962), Chick Webb, Georgie Auld (*In the Middle*, 1988; *Handicap*, 1990), Count Basie, Lionel Hampton, Buddy Rich, Charlie Barnet (*Swing & Sweet*, 1934; *Drop Me off in Harlem*, 1942; *Hop on the Skyliner*, 1943), Roy Eldridge (*Little Jazz*, Jazz Archive 1955); Al Killian, Charlie Fowlkes, Frank Foster, Ernie Wilkins, Eddie Bert mais aussi plus tardivement avec Terry Gibbs, Sarah Vaughan, Eddie Cleanhead Vinson, Herbie Mann. Il vivait et enseignait à Staten Island depuis de nombreuses années.

Jean Szlamowicz

> William Warfield

Le chanteur est décédé le 25 août dernier à l'âge de 82 ans à Chicago. Il venait du Sud profond mais sa famille s'était installée à Rochester (NY) où son père dirigeait l'église baptiste noire. Fêru de culture et d'histoire de la communauté noire, il grandit dans un environnement mixte et fut d'autant plus choqué durant la seconde guerre mondiale d'être affecté dans une unité noire de la marine américaine. Il avait tourné comme acteur dans *Show Boat* (1951), à l'origine comédie musicale de Jerome Kern et Oscar Hammerstein où il interprétait « Ol' Man River » qui devint son grand succès. L'année suivante, il joue Porgy dans *Porgy and Bess* à l'opéra de New York puis en Europe avec Leontyne Price

dans le rôle de Bess. Il épousa cette dernière mais le mariage ne dura pas. Il interpréta les *Old American Songs* d'Aaron Copeland sous la direction du compositeur lui-même et reçut un Grammy award en 1984 pour son interprétation de *A Lincoln Portrait* de Copland. Il enseignait à la Northwestern University depuis 1994 et avait dirigé le département de chant de l'université de l'Illinois. Il avait chanté *Porgy and Bess* avec le Jim Cullum Jazz Band, Jim Cullum évoquant sa capacité à parler du blues, des spirituals et à les interpréter, ainsi que la poésie de Langston Hughes. Il avait chanté en juillet dernier la *Messe Jazz* de Duke Ellington (« In the Beginning, God », « Come Sunday ») à la Grace Cathedral de San Francisco avec cet orchestre.

Jean Szlamowicz

> Vernon Welsh

Né en 1919 à Irvington (Maryland), Vernon Welsh est décédé le 8 août dernier à Baltimore. Vernon Welsh était le co-fondateur avec Benny Kears (décédé en 1999) de la Left Bank Jazz Society en 1964. Cette association produisait des concerts au Famous Ballroom dont Welsh devint le programmeur. On lui doit les enregistrements de nombreux artistes venus jouer à Baltimore pour son association-club. Et si Joel Dorn a réédités certaines de ces merveilles chez Label M, ce sont les cassettes d'environ 800 concerts qui attendent d'être exploitées.

Jean Szlamowicz

> Paul Williams

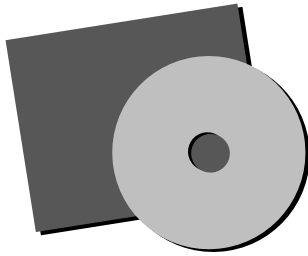
Paul « Hucklebuck » Williams était né à Lewisburg dans le Tennessee le 13 juillet 1915. C'est dans les années quarante que ce chanteur, saxophoniste baryton et alto fit ses débuts avec King Porter en 1947 et forma son propre groupe dans la foulée. Il connut le succès grâce à son orchestre de « jump music », c'est-à-dire de rhythm and blues, en particulier avec « The Huckle Buck » basé sur le « Now's the Time » de Parker, « Walkin' Around » et « 35-30 » (1948-49). Son groupe devint le groupe maison de l'émission télévisée Showtime at the Apollo. Il a enregistré avec Elmore James, Johnny « Big Moose » Walker, Sam Myers Noble « Thin Man » Watts, Amos Milburn, Otis Redding. On le retrouve au début des années soixante chez Atlantic comme directeur musical du groupe de James Brown et celui de Lloyd Price mais il abandonna la carrière de musicien pour devenir agent en 1968. Il est décédé le 14 septembre à New York.

Jean Szlamowicz

> Willy Vande Walle

Le saxophoniste et clarinetiste Willy Vande Walle est décédé le 12 août dernier des suites d'une longue maladie. On gardera de lui le souvenir d'un robuste illustrateur d'un jazz swinguant et straight ahead, un musicien au tempérament généreux et extraverti. Willy avait tenu à réaliser un dernier album. Il l'a récemment enregistré en compagnie entre autres du guitariste Philip Catherine.

Michel Herr



Supplément compacts Jazz Hot n°597 - février 2003 / > sans distinction <d> découverte <s> sélection <i> indispensable

> Act

10 magic years

Act 9400-2 (*Night & Day*)

La firme allemande Act sort son catalogue 2002/3 avec cette compilation intitulée *10 Magic Years* (pour qui ?), soit 17 échantillons de leur production dans un ordre non chronologique. Si c'est un CD de jazz, il est bon pour la poubelle. Il ne vaut que 4,99 euros, ce n'est pas une grosse perte. Si ce n'est à aucun moment du jazz, on peut prêter une oreille (adaptée au rock et aux contemporanéités diverses). Pour avoir entendu Wayne Krantz (g) à Marciac, on n'en attendait rien de cohérent. « Blue Balls », qu'il joue pour Jasper Van't Hof, ne déçoit donc pas. Ce type de guitare rock est impersonnel et Krantz n'est même pas un grand technicien. Gerard Nunez (g) est fortement marqué par l'Espagne (« Calima »). Sa guitare acoustique est conforme à sa culture sur laquelle se greffe le ténor de Michael Brecker au lyrisme marqué par les canons du moment. Sans transition on tombe dans le romantisme – très européen – de Gregor Huebner (vln) et Richie Beerach (p) associés à George Mraz (b). Des virtuoses, des sonorités propres et une absence remarquable (celle du swing). Nous sommes intéressés par Markus Stockhausen (tp) (oui, c'est son fils !) jouant avec le Radio Philharmonic Hannover dirigé par Michael Gibbs un « Norwegian Psalm » tiré de l'album bien nommé *Europeana* (1994), au même titre que le duo Nils Landgren (tb) et Esbjörn Svensson (p) dans « Höpsi » (1999), mais ça n'a rien de jazz pour autant. Nils Landgren, un chouchou du label Act, réapparaît comme virtuose avec un quatuor à cordes classique (« Everything Must Change », 2002) ou dans le funk binaire de « You Dig » (bon solo de Randy Brecker, mais intervention horriblement mode de Magnum Coltrane Price, voc). Le superbe drumming (pour le genre) est de Bernard Purdie qui se retrouve en présence de Jack DeJohnette pour un « New Orleans Strutt » (1997), du funk consommable avec Cornell Dupree (g) et Junior Mance (p). Mais la sonorité de Vincent Herring (as) est terne. La sourdine harmon (Paolo Fresu) émerge de « Massanicissé » (1998) comme le fantôme de Miles Davis. A l'évidence Fresu joue dans « Funk Raï » de Nguyễn Lê sans être mentionné (1998). Signalons que Christof Lauer pratique plutôt le soprano que le ténor indiqué dans « Shadows in the rain » (2001). Bref, tout et n'importe quoi, ce qui est sans doute la devise du sous-titre « world jazz ».

Michel Laplace

<d> René-Pierre Adam

The Sweetest Sounds

René-Pierre Adam (s, g), Yann Bionaz (as), Francis Lemour (ts), Philippe Margery (ts), François Choiselat (tb), Julien Drive (clv), Serge Mouraux (b), Eric Varache (perc), Fabien Packo (acc, bando), Caroline Adam (voc), Emmanuelle Barbier (voc)
Autoproduit (03 25 81 42 19)

René Pierre Adam est un saxophoniste au timbre chaud, qui dit être influencé par Sony Stitt, Stefano Di Battista et Michael Brecker. Ces références se retrouvent dans certaines des compositions de *Sweetest Sounds*, où il bénéficie du soutien de Serge Mouraux (b) au jeu très pur. Avec Francis Lemour (ts) il passe au baryton pour s'aventurer dans l'univers de Gerry Mulligan (« Line for Lyons »). Son assurance et sa puissance donnent une impression de bien être sur cette pièce où le trio, (présence de Mouraux) semble prendre beaucoup de plaisir à s'exprimer. Enfin, « Courte Distance » nous permet de l'entendre accompagné de Yann Bionaz (as) et Philippe Margery (ts) pour un super moment. La surprise, car surprise il y a, se découvre au détour du deuxième morceau de l'album où une guitare s'ajoute à la contrebasse pour accompagner l'admirable Emmanuelle Barbier (voc). Ce guitariste époustoufflant à pour nom... René Pierre Adam, lui-même. Il est aussi à l'aise avec la six cordes qu'avec l'instrument de monsieur Sax. Avec la guitare, il s'aventure dans toutes les directions : la bossa, avec sa sœur Caroline (voc) pour « Este Seu Olhar » ; la valse, celle de son accordéoniste Fabien Packo (« Valse en spirale »). S'il apprécie Django (« La Roulotte »), il aime bien aussi Biréli Lagrène, Joe Pass, Jimmy Raney, Mike Stern et Pat Metheny. Enfin, il se fait un petit plaisir avec « Triathlon », une musique plus actuelle. Par la magie du re-recording, il nous offre un moment merveilleux, « On y va cool », qui swingue admirablement. Artiste doué, René-Pierre Adam est captivant quand il s'exprime au saxophone et fin avec la guitare. Ce compositeur est une jolie bouffée d'air dans le jazz hexagonal.

Michel Maestracci

<s> Acoustic Guitars

Arabesque

5 Eiffel, Stafet, Palosanto, Straits of Gibraltar, Guinga, Arabesque, Radiator, Through the Mist, Lines of Cause, Time Flourish
Mikkel Nordso (g), Christian Ratzer (g), Steen

Kyed (g), Klavs Nordso (bgo, cga, darbuka, tamb, cajun), Ole Theill (tablas)

Enregistré en novembre 2001, lieu non communiqué

Stunt Records 02062 (+ 45 33 33 87 20)

Le projet de musiciens danois d'offrir une musique arabisante avec leurs instruments acoustiques peut surprendre. Mais tout de suite, l'on ressent dans leur forme d'expression la marque de cette civilisation, avec en prime, des phrases guitaristiques développées par un expert es guitare : Al Di Meola (« Straits of Gibraltar ») ou les grands espaces déployés par un Jan Garbarek (s) ou un Terje Rypdal (g). A cela, il convient d'ajouter un swing non négligeable favorisé par le jeu de percussions de Klavs Nordso (darbuka) et Ole Theill (tablas), qui franchissent le détroit de Suez pour se rapprocher des rivages de l'Extrême-Orient (« 5 Eiffel »). L'ensemble de l'album se poursuit dans la même veine, avec cette légèreté permise par l'instrumentation acoustique. Un *Arabesque* qui manque particulièrement de piment si ce n'est sur le titre éponyme.

Michel Maestracci

<i> George Arvanitas

In Concert

Ah ! Le chat, Sixième sens, Le blues du concert, Colchique dans les prés, Indian
George Arvanitas (p), Jacky Samson (b), Charles Soudrais (dm)
Enregistré les 25 novembre 1969 et 27 janvier 1970, Paris
Futura 11 (Marge)

Enregistré en public au Centre Culturel Américain de Paris, le trio de George Arvanitas affirme dans ce contexte l'esthétique à laquelle il se rattache – le jazz – sans pour autant renoncer ni à sa personnalité ni à des références plus françaises (« Colchique... »). On est loin des actuelles références embarrassées à l'Amérique source de tous les maux... mais malgré tout source absolue du jazz. Impressionnant de drive, Arvanitas s'exprime ici dans le registre de McCoy Tyner, avec une poigne qui ne recule devant aucune dissonance et conserve un swing inflexible. La précision de son phrasé hyper-nerveux est percutante. Musique à la fois structurée (« Indian », composé de plusieurs mouvements) et libre (« Sixième sens » est totalement improvisé sans qu'on puisse le deviner à l'écoute tant l'entente entre les trois musiciens est exemplaire). Passant allégrement du modal au free form, sans oublier le blues, les

trois musiciens sont d'une maîtrise compacte, et l'enregistrement en public voulait mettre en avant cette capacité à communiquer dans l'instant, entre eux et avec le public. « Indian » ne dédaigne ni le romantisme ni le tripotage des cordes du piano et de la contrebasse, ni les couleurs ni le swing. « Colchique » évoque le blues et Coltrane ; « Le blues du concert » est un inédit qui confirme ce que le reste du disque laissait entendre : la vigueur et l'assurance stylistique permettent toutes les audaces. C'est un beau document pour comprendre la vitalité et la variété d'une époque du jazz en France et se souvenir d'un de ses plus beaux groupes.

Jean Szlamowicz

<i> Franck Avitabile

Bemsha Swing

Réverie, Fine-Tune, Carrousel, Body and Soul, 'Round the Steps, July in Paris, All Blues, Bye Bye Blackbird, Alea, Bemsha Swing, Prelude to a Kiss, Secret Song

Franck Avitabile (p), Rémi Vignolo (b), Dré Pallemarts (dm)

Enregistré du 21 au 23 mai 2002

Dreyfus FDM 36639-2 (Sony Music)

Pour ceux qui n'ont pas encore acheté ce disque à la pochette multicolore, bien plus occupés par les sempiternelles emplettes de fêtes de fin d'année, qu'ils se pressent d'acquiescer ce CD car il n'y en aura pas pour tout le monde ! Nous tenons là l'album de la maturité, sans aucun doute, et de la consécration, tout au moins je l'espère, pour notre pianiste lyonnais d'origine et parisien de cœur. Ayant eu l'opportunité de pouvoir organiser quelques séances de répétition en compagnie de ses acolytes, Franck Avitabile a réuni là un véritable trio en totale symbiose musicale, quoiqu'en disent certaines critiques. Il me semble fort judicieux de s'arrêter sur chaque titre afin de pouvoir en extraire la quintessence. Il est intéressant de savoir que certains thèmes furent proposés, en avant première, au public du Parc Floral l'été dernier et aux heureux couchetards qui hantent les clubs de la capitale. Une écoute distraite desservirait l'auditeur, alors suivez le guide ! Tout d'abord, un peu comme si l'on pénétrait à pas feutrés l'antre des studios Ferber, une première rêverie nous est proposée. Franck, par touches délicates et subtiles, distille une mélodie très printanière bien en rapport avec le moment de l'année choisi pour ces sessions. Le tapis tissé par la section rythmique est très approprié et vient soutenir ostensiblement le chant ciselé par une main droite du plus bel effet. Nous y voilà, on est déjà dans le disque. Une deuxième composition originale, richement dotée en harmonies complexes et variées, nous propose une atmosphère plus rythmée. La batterie de Dré entretient un mid-tempo qui n'écrase pas l'accompagnement et laisse la part belle à la contrebasse. Cette dernière gambade au gré des harmonies et vient soutenir, de ses notes

riches et graves, de très belles envolées lyriques tout en crescendo. Le paroxysme atteint, nous pouvons progresser, encore un peu plus, grâce à une troisième composition enrichie d'accords syncopés, délivrés par une main gauche mimant une danse légèrement hypnotique. Sans pour autant perdre le fil, le pianiste se permet de délivrer des solos encore plus risqués où l'ombre de Keith Jarrett plane par instant. Ah, que l'introduction du standard « Body and Soul » me rappelle les « Gymnopédies » de Satie ! Quelle excellente idée que d'instaurer une atmosphère délétère bien en rapport avec l'ingéniosité harmonique de cette composition. Le trio, très soudé, ne se répand pas en futilité et sert (serre) au plus près le thème sans pour autant ne pas tenter des escapades mélodiques en solo. Réécoutez, si besoin est, celui de René Vignolo, intervenant au beau milieu. Et nous voilà repartis dans les compositions de Franck dont un « July in Paris » qui nous permet de compléter le calendrier entamé par d'autres avec « April in Paris ». En fait, ce moment de plénitude est nécessaire après avoir essuyé un déluge harmonique et rythmique du « Round Steps ». Bien loin de celui de minuit, il est le révélateur d'une technique pianistique son apogée, les années de conservatoire sont là présentes au service de la mélodie, du phrasé et du maintien du tempo ! Une composition de Miles Davis, telle un réveil remonté par une batterie métronomique incite Franck à des prises de risques multiples. Blocks et clusters s'enchevêtrent pour notre plus grand plaisir, le frisson de la chute nous hérisse le poil mais rassurez-vous, notre pianiste n'a pas défailli et nous propose une halte par l'interprétation d'un standard maintes fois revisité. Il faudrait rechercher dans les pianistes, et non des moindres, qui ont accompagné Miles Davis ceux qui, comme Franck, ne se sont pas contentés de jouer le morceau mais plutôt qui ont tenté de transcender le thème. A signaler un solo encore une fois magique du contrebassiste pour parachever l'œuvre. Après un « Alea », où le « non joué » a une place aussi importante que les accords sonores, style de piano que Monk affectionnait, il est logique d'aborder une de ses compositions mythiques. Franck Avitabile aborde le thème par un choix de tempo très risqué : rapide, incisif mais permettant à son batteur, tel un Ben Riley des années 60, de graver un très beau solo. On est loin du tempo lent de cette danse antillaise que Thelonious Monk nous délivrait jadis ! Duke vient nous rejoindre maintenant grâce à l'interprétation d'une de ses compositions permettant de belles envolées lyriques, richement dotée en harmoniques secrètes dont le reflet n'a d'égal que le talent du pianiste-compositeur. Franck Avitabile se l'approprie et nous délivre, tel un Chick Corea à la Scala, un moment de piano solo des plus impressionnants. Une dernière

composition personnelle clôt ce merveilleux disque. L'influence de la musique classique française au travers de Debussy par exemple est très perceptible. Rémi Vignolo l'a très bien compris et engage une conversation avec son leader pleine de délicatesse et de retenue. On se croirait au beau milieu d'un jardin semi-aquatique à l'herbe fraîchement arrosée par une ondée matinale bien avant que le soleil ne se pointe pour darder de ses rayons les pétales des fleurs, transformant ce parterre en une rivière de notes plus étincelantes que jamais.

Pascal Rugoni

<s> Jeff Berlin

In Harmony's Way

Jeff Berlin (b), Richard Drexler (p, b), Danny Gottlieb (dm), Dave Liebman (ss, ts), Gary Burton (vib), Mike Stern (g), Doug Webb (ts), Howie Shear (tp), Dave Stout (tb), Clare Fischer (clv), Captain Billy Lang (g), Steve Shephard (voc)
Enregistré du 5 au 10 septembre 2000, North Hollywood, CA
J. Jazz 001 (Sony Music)

L'ancien bassiste de John McLaughlin démarre *In Harmony's Way* par une composition dans le plus pur style de Jaco Pastorius. Le batteur intervient à bon escient pour ponctuer les développements mélodiques du bassiste électrique, accompagné de Richard Drexler... à la contrebasse (« This Is Your Brain on Jazz »). Tel un funambule, Gary Burton (vib), vient placer ses coups de mailloches pour alléger ce propos relativement épais. « Runaway Train » est l'occasion d'entendre Dave Liebman (ss), qui nous sort de la torpeur dans laquelle nous installe le bassiste. Puis, l'atmosphère change à nouveau avec les flèches teintées de blues de Mike Stern (g). Ce dernier, avec le soutien d'un ensemble de cuivres, réchauffe l'ambiance que Drexler, au piano cette fois, éclaire astucieusement par une jolie prestation. Le bassiste reprend dans cette même veine, avec autant d'accents groove. Son album alterne les phases rafraîchissantes, souvent dues aux interventions de Liebman, et les moments torrides, fruits de l'explosion d'un guitariste particulièrement inspiré. Drexler joue lui aussi sur les deux registres et lorsque Danny Gottlieb (dm) et Berlin se mettent de la partie cela donne un résultat très swingant (« Everybody Knows You When You're Up & In »). Des ballades sont aussi au programme avec entre autres intervenants Clare Fischer (clv) pour un thème aux relents latins très marqués (« Pale Glider »). Avec ce CD, Jeff Berlin signe une belle réussite avec des intervenants de haut vol.

Michel Maestracci

<s> The Bob Crosby Bob Cats

Going Places, Doing Things

Werner Lutz (tp), Harold Johnson (tb), Paul Hubbell (cl, ss, ts), Terry Myers (ts, ss), Ed Metz Sr (p, ld),

Bob Leary (g), Carl McVicker (b), Eddie Metz Jr (dm)
Enregistré les 19 et 20 avril 2000, Ocoee (Floride)
Nagel Heyer 084 (DAM)

Pour beaucoup le nom de ces musiciens n'évoquera rien. Le *Jazz Grove* ne dit rien des Metz, père et fils. Les pèlerins du jazz que se réfugient à Ascona pour vivre leur choix esthétique (ce qui est légitime) auront remarqué le batteur Ed Metz Jr dans l'orchestre Dan Barrett (une référence !). Les bons musiciens que nous entendons là ont joué pour Bob Crosby, dans ses Re-Union Bands, jusqu'à son décès en 1993. En 1996, ils ont les droits sur le nom de l'orchestre, The Bob Crosby Bob Cats. C'est Ed Metz père, bon pianiste (« Ec-Stacy », « Big Foot Jump »), qui a arrangé ce répertoire des Bob Cats dans l'esprit (« Savoy Blues », « Medley »). Chacun se souvient que Bob Crosby avait animé une fusion Dixie-Swing servie par des talents (Billy Bitterfield, Eddie Miller, Irving Fazola, Jess Stacy, Joe Sullivan, Ray Bauduc !). Les arrangements sont bien faits, le répertoire pas trop fatigué et ces prestations vivantes sont de classe dans le genre défendu. Ed Metz fils, qui nous a-t-on dit aurait joué chez Count Basie, assure bien derrière son père dans le blues lent « Dogtown Blues », en introduction et solo à la Krupa dans « Digga Digga Doo » et en vedette dans « Smokey Mary » de Ray Bauduc. Le CD commence par un bon arrangement de « When My Dreamboat Comes Home », joué par Bob Crosby en 1938 et régulièrement présenté de nos jours par Leroy Jones. Tout le monde s'y exprime en solo sauf le guitariste Bob Leary qui se rattrape notamment dans « Digga Digga Doo » (en accords). Harold Johnson est un bon technicien (introduction à « Mournin' Blues ») au style proche de celui de Dan Barrett (« Dogtown Blues »). Il y a beaucoup de moments plaisants : la joute de ténor sur « Call Me for Taxi » (bons solos de piano, bass, drums), la qualité de sonorité et le style de Werner Lutz dans la ballade « It's Wonderful », l'échange entre père et fils dans « Streaky Rasher » (un thème original du père Metz). Pas d'aspérités hot dans les sonorités, mais il y a aptitude au swing (« The Mark Hop »). La qualité Nagel Heyer !

Michel Laplace

> Paul Bollenback

Dreams

Paul Bollenback (g), Ray Drummond (b), Jeff Tain Watts (dm) + Joe Locke (vb)
Enregistré le 27 novembre 2000, New York
Challenge 70082 (DAM)

Talentueux et extraverti comme on le connaît au sein du trio de Joey DeFrancesco, Paul Bollenback semblait avoir l'étoffe d'un excellent leader. Mais l'étoffe ne vaut rien sans la coupe d'un bon schneider et en l'occurrence, le vêtement ne tombe pas selon des lignes

harmonieuses. Autant Bollenback sait souvent être lumineux, chaleureux et inventif autant ici le répertoire est terne et son traitement donne un « disque de guitariste » dans le plus mauvais sens du terme : la recherche technique de toutes les possibilités de l'instrument semble passer avant la spontanéité (sonorité diffuse à la Mike Stern sur « Attainment »). « Estate », « The Summer Knows » et « To Take Away... » sont des exemples de longueur anti-poétique. Il y a pourtant de très bons passages (« I Fall in Love Too Easily ») mais ils sont noyés dans l'attentisme. Même Ray Drummond et Jeff Watts restent anonymes et se contentent de regarder la pendule (si j'avais su qu'un jour je ne serais pas élogieux à propos de ces deux-là !). Bref, l'indécision esthétique ne convainc guère : il ne faudrait pas que le jazz perde sa joie d'être.

Jean Szlamowicz

<d> George Colligan

Return to Copenhagen

George Colligan (p)

Enregistré en mars 1999, Ganløse, Danemark
SteepleChase 31519 (Abeille Musique)

Un voyage à Copenhague, pourquoi pas ? Cela fait bien longtemps que nous ne sommes pas allés saluer la petite sirène ! Six compositions originales, soit plus de la moitié du contenu du disque. Voilà qui est généreux. Le phrasé est fluide et laisse à penser que le pianiste a certainement dû écouter Bill Evans. L'ambiance assez planante permet de passer ce CD lors d'une fin de nuit mouvementée. Tiens, je ne savais pas qu'il fallait passer sur le pont de Chelsea pour se rendre à Copenhague. Quelle bonne idée de se réapproprié un standard que Duke Ellington a mis à son répertoire, il y a bien longtemps déjà. La lenteur du tempo permet d'apprécier les harmonies subtiles de Billy Strayhorn. Le titre suivant vient nous tirer d'une léthargie naissante. La main gauche active le tempo et laisse sa consœur évoquer le thème par de petites touches subtiles, parfois le croisement des mains s'impose. Le blues vous gagne quand vous aimez une femme qui elle ne vous aime pas. Bien joué Colligan ! Et comme nous l'écrit Pat Metheny, il y aura des jours meilleurs ! Le CD se termine avec un standard que nombre de pianistes bebop avaient repris bien avant notre George Colligan. Sa technique est très pointue et permet de détacher la mélodie du contenu harmonique. Ainsi cet album s'achève sur une note romantique, il est l'heure d'aller se coucher.

Pascal Rugoni

<d> Francis Darizcuren

Paris Rendez-Vous

Francis Darizcuren (vln), Marcel Azzola (accn),
Jean-Marie Ecay (g)
Sergent Major 592 042 (M10)

Joli boîtier avec un design soigné, une liste des morceaux et le nom des artistes. Vous ne saurez rien de Francis Darizcuren dont la notoriété est en dessous du niveau de son talent d'artiste. De temps en temps il réapparaît, ici avec Georges Arvanitas, là signalé sur une pochette de disque. C'est un rappel de plus. La formule guitare-accordéon a ses adeptes. Ici, rien à dire, ce sont des bons. Le violon jazz français de Stéphane Grappelli à Didier Lockwood est une institution. Et Francis Darizcuren avec un phrasé jazz (« C'est si bon », « La vie en rose ») est à (re)découvrir : coup d'archet précis, beau timbre, mise en place parfaite (« Sous le ciel de Paris »), seule la justesse se discute ici ou là dans des inflexions. Enfin, la chanson française que *Jazz Hot* défend aussi, est un créneau aujourd'hui porteur et de toute façon inscrit dans l'histoire des musiques qui touchent et toucheront peut être encore longtemps les sensibilités. Ici, le choix des morceaux est souvent pertinent. D'Edith Piaf, très représentée (« La Foule », « L'Hymne à l'amour/Milord », « La vie en rose ») à Jo Dassin (« Les Champs-Élysées ») ou Francis Lai (« Un homme et une femme »). On trouve du Trénet (superbe son de violon dans « Que reste-t-il de nos amours »), Gainsbourg, Constantin, Scotto... les indispensables « Feuilles Mortes » de Kosma (avec une tendance gypsy) et le trop oublié « Pigalle » de George Ulmer et Guy Luypaerts. Mais tout ne se prête pas au jazzisme le plus pur, même si c'est dansant et bien enlevé (« Un gamin de Paris »). Mais est-ce bien un disque de jazz ? Bon, tous les paramètres sont réunis (bon matériel très magistralement interprété) pour faire de ce CD un succès chez les amateurs de bonnes variétés. A noter que les bruits d'ambiance ajoutés ne s'imposaient pas.

Michel Laplace

<i> Blossom Dearie

The Pianist Les Blue Stars

Blossom Dearie (p), Herman Garst (b), Bernard Planchenault (dm)

Enregistré en novembre 1954 et en 1955
Gitanes Jazz/EmArcy 064784-2 (Universal)

Le numéro 94 de la série Jazz in Paris qui en comporte 100 est entièrement consacré à Blossom Dearie. On la retrouve sous ses deux visages de prédilections : la pianiste et la chanteuse. Tout d'abord, 8 titres enregistrés pour Barclay en 1955 nous permettent de découvrir un trio surprenant, car la rythmique m'était inconnue. Et bien, le hasard fait bien les choses ! J'aime cette façon de jouer le jazz. De superbes standards retravaillés par Blossom Dearie se transforment en de petits joyaux musicaux. Quelques fines perles roulent autour du canapé du salon, échappées de la platine disque où malheureusement s'égrènent les minutes de ce CD un peu chiche en durée. Mais, n'est-il pas préférable de posséder un peu plus

de trente minutes d'excellent jazz plutôt que d'avoir à se coltiner, sur plus d'une heure, un remplissage musical de mauvais aloi ? La deuxième partie du programme est encore plus alléchante. En effet, on retrouve Les Blue Stars qui comptent dans leurs rangs certains musiciens bien connus tels Roger Guérin ou Michel Legrand accompagnant avec bonheur notre pianiste muée en une chanteuse ensorcelante. Les harmonies vocales nous rappellent celles des Double Six qui prendront la relève pendant les années 60. Les très bons phrasés des vocalistes permettent, avec facilité, l'écoute des paroles françaises collées sur des mélodies américaines ou originaires de notre beau pays. Un agréable moment passé en leur compagnie que l'on pourra renouveler à l'infini grâce à cette réédition.

Pascal Rugoni

> Lorraine Desmarais

Bleu Silence

Lorraine Desmarais (p), Frédéric Allarie (b), Camil Bélisle (dm), Ted Baskin (oboe), André Moisan (Clarinet) Michel Bettez (Basson), Jean Gaudreault (Cor français)
Enregistré à Montréal
Scherzo 1510

Combien ardue est la tâche de critiquer une entreprise musicale aussi bien rodée, lisse en chacune de ses articulations, menée avec toute l'assurance de soi-même qui accompagne d'ordinaire les premiers prix de conservatoire. Lorraine Desmarais est une pianiste québécoise, bardée de prix divers et variés, et il semble quelquefois qu'à travers sa musique, la distinction emporte la préséance sur la création elle-même. Sans conteste, la démarche est d'envergure puisqu'il s'agit de susciter une rencontre entre un trio de jazz (piano, contrebasse, batterie) et un fragment d'orchestre classique dont les partitions sont tenues par un hautbois, une clarinette, un basson et un cor français. Ambitieuse et démesurée confrontation du jazz à la musique classique, où il n'est qu'un pas à ce que l'on rouvre le délicat débat des rapports entre le jazz et la musique des maîtres, et ses harmonies douces et amères. Projet en apparence prometteur, où le jazz ainsi poussé à sa limite, aurait pu sortir grandi, n'était le fait que l'inspiration classique portée par l'orchestration et amplement assumé par le style et la fluidité de phrasé de Lorraine Desmarais, peine à se constituer en langage propre pour offrir inévitablement le spectacle d'une musique de conservatoire s'essayant vainement au mariage du jazz avec ce qu'il n'est pas. Le morceau titre, dont le fade intitulé est « Bleu silence », illustre le plus définitivement cette douce et navrante confusion des genres.

« Clair de Lune », sorte de valse à trois temps, ponctuellement agrémentée de parties jouées par l'ensemble classique se voulant swing façon

big band, donne un sentiment d'inutilité prolongé par une vague impression de grotesque, directement confirmé par le texte de présentation même où il est précisé que « (...) à aucun moment les quatre musiciens classiques ne viennent gêner la cohésion du trio. » Sans commentaire. Dans le même ordre d'idée, l'ouverture de « Lover Man », interprétée dans le style de la musique classique, est assez burlesque pour susciter une vigoureuse et salutaire envie d'éclater de rire à gorge déployée. Un mot encore sur l'esthétique de la pochette qui résume assez ce qui précède, où l'on voit la photo en noir et blanc d'une petite fille, le doigt tendu en direction de ce que, sans en être sûr, on devine être un clavier de piano – c'est Lorraine ! Pense-t-on – et derrière cette mise en scène prétendument émouvante, on ne peut s'empêcher d'affecter une attitude attendrie comme celle qui prévaut à l'écoute d'une élève surdouée dont on goûterait plus le mérite que l'expression. Autant de poses qui excluent d'emblée toute écoute intègre, attentive et surtout joyeuse.

David Smadja

<s> Jack Diéval

Jazz aux Champs-Élysées

Guy Lafitte (ts), Michel De Villers (bs), Sacha Distel (g), Jack Diéval (p), Paul Rovère (b), Christian Garros (dm)
Enregistré les 26 mars 1956 et 24 juin 1957, Paris
Gitanes Jazz/EmArcy 018419-2 (Universal)

Jack Diéval est le compositeur du célèbre indicatif de la radio française. L'occasion de retrouver en digipack remasterisé 24 bits deux références des disques Polydor assez difficilement accessibles dans leurs versions d'origine, en vinyle. Ces 16 plages musicales, enregistrées au milieu des années 50, nous permettent d'entendre un célèbre chanteur de variété qui a consacré sa jeunesse à l'étude de la guitare. Relayé par de magnifiques souffleurs, notre pianiste leader est très à l'aise dans le répertoire noir américain et nous gratifie aussi de compositions qui lui sont propres. La rythmique, d'une efficacité légendaire et bien rodée par de multiples sessions avec les Américains de passage à Paris, nous délivre un tempo élevé tout en privilégiant une souplesse voire mêle un moelleux qui n'a d'égal que l'onctuosité des saxophones présents dans le studio. D'une durée d'un 33 tours de l'époque, ce CD nous laisse rêveur tant la qualité des musiciens est de tout premier ordre. Un jazz enlevé, tel qu'on pouvait l'écouter à Saint-Germain-des-Prés.

Pascal Rugoni

<s> Giammarco/Liebman/ Humair/Di Castri

Live at the Big Mama

Maurizio Giammarco, David Liebman (ts, ss), Daniel Humair (dm), Furio Di Castri (b)
Enregistré les 26 et 27 janvier 2000, Rome
Soul Note 121374-2 (DAM)

Dave Liebman prône l'enregistrement *live* qui seul, dit-il, respecte la spontanéité des musiciens, et rend ce qu'ils peuvent faire devant un public, ce qui est la base même du jazz, musique de l'instant. Ce disque en est une démonstration parfaite avec cette rencontre d'un Américain, de deux Italiens et d'un Suisse adopté par la France, musiciens qui se connaissent depuis longtemps. C'est une sélection parmi les quatre heures d'enregistrement au Big Mama de Rome. Il débute par un éclairant solo de Daniel Humair, puis les saxes en colère s'expriment à coups de lyrisme exacerbé et la batterie se déchaîne. Liebman est un saxophoniste magnifique, avec un son très prenant et un lyrisme exalté. Giammarco joue dans la même cour avec plus de tendresse, Furio Di Castri est un bassiste mélodiste qui fait chanter sa basse ; il arrive à faire oublier l'absence de piano par la richesse de ses lignes. Quant à Humair tout le monde le connaît. Il est au sommet dans ce contexte et nage dans les rythmes comme une truite dans une rivière de montagne. Le disque se termine par un chef-d'œuvre « Chickens » où la rythmique est époustoufflante avec une ahurissante pompe de la basse et une splendide chase des deux saxes. Musique belle, chantante, enflammée et swinguante.

Serge Baudot

<s> Grant Green Jr.

Introducing G.G.

Grant Green Jr. (g), Cafe (perc), Leo Gandelman (s), Reuben Wilson (clav), Andrew Sherman (org), Gintas Janusonis (dm), Booker King (b), Albert Menendez (clav), Richard Lee Wendel (tp)
Enregistré à New York
Jazzateria 20310-2 (Next Music)

Nourri au lait *hot* de Grant Green, sollicité par les visites imprévisibles du voisin de palier, un certain monsieur Steveland Morris, rebaptisé « Wonder » par son parrain Berry Gordy, Grant Green arpente depuis l'âge de 14 ans les ruelles des cordes sensibles. Toujours accompagné d'un des Masters of Groove, Reuben Wilson, il enregistre dans son studio new-yorkais les langueurs silencieuses de « Deep River », merveilleuse ballade menée par les balais de Gintas Janusonis. Cet album plus personnel engage un phrasé plus coulé que celui des Masters of Groove. Cela provient sans doute de l'adoucissement de l'orgue, notamment dans « Leo Gandelman ». En outre, l'intervention des cuivres, dans « Umberto 7.4 » en particulier, marque davantage les roulements funky du nouvel organiste au jeu léger. La technique des drums, moins impressionnante que celle de

Bernard Purdie, s'installe dans une relative simplification des schémas mélodiques. On remarquera surtout la prépondérance de la guitare qui joue désormais les leaders. On peut s'interroger sur la signification du titre *Introducing G.G.* : l'emploi délibéré des initiales et de l'ambiguïté qui en découle semble être à la fois un hommage au disparu et une immersion dans l'univers pénétrant du fils. La sonorité pleine de « Can You Feel It » laisse ressentir l'influence de son prédécesseur. Le duo avec la batterie y est enivrant. Son amour de l'instrument, il semble l'avoir voué à la technicité d'un Hendrix avec les effets de vibrato. Les alternances d'aiguë et de grave ainsi que la clarté de « For the Love of You » ne sont pas sans rappeler un certain George Benson des années 70. Les deux projettent même de travailler sur un album commun. Grant Green ne nous quittera donc jamais...

Cléo Combette

> Trilok Gurtu

Remembrance

Trilok Gurtu (perc, dm, tabla, handsonic, bells, ektara, caxixi, claypot, cymb, voc), Ronu Majumdar (fl), Indrajit Sharma (synth), Sarosh Izedyar (g), Rajesh Bhatt (dholak, pakhawaj), Zakir Hussain (tabla), Ravi Shary (harmonium, sitar), Sultan Khan (sarangi) Shankar Mahadevan (voc), Shobba Gurtu (voc) Nandini Srikar (bck voc), Ranjit Barot (remix)
EmArcy 964 862 -2 (Universal)

Percussionniste indien de talent, Trilok Gurtu a souvent réussi de belles choses avec ses partenaires de l'univers du jazz comme Jan Garbarek, Don Cherry et surtout John McLaughlin. Depuis plusieurs albums, il se recentre sur sa tradition en y incorporant des ingrédients de la musique occidentale. Avec *Remembrance*, Gurtu se souvient des différentes étapes de sa carrière et fait se rencontrer l'Orient et l'Occident, quand les nappes synthétiques flirtent avec la flûte de Ronu Majumdar et la voix de Shankar Mahadevan (« Brindavan Dance »). Mais c'est lorsque la tradition « primordiale » prime dans ses compositions que le résultat est le plus intéressant. On ressent la sérénité du moment quand les voix de Mahadevan et Shobba Gurtu s'entrelacent (« Expression of Love ») ou lorsque les clochettes donnent une valeur plus spirituelle au travail vocal de Nandini Srikar (« Worship »). Il n'en reste pas moins que Trilok Gurtu est un fabuleux percussionniste et qu'il se dépasse lorsqu'il joue sa musique comme sur « Greetings », où associé à Zakir Hussain, il nous offre un moment riche d'authenticité. L'album se clôt sur une note optimiste, fruit de la rencontre du leader avec Ravi Chary (« Remembrance »).

Michel Maestracci

> Hellborg/Lane/Sipe

Personae

Shawn Lane (g), Jonas Hellborg (b), Jef Sipe (dm)
Enregistré en Allemagne
Bardo 041 (bardorecords.com)

« Time Is the Enemy », le premier morceau de ce CD démarre très fort, tandis que le suivant « Rag » a besoin de plus de temps pour être placé en orbite par ce trio d'enfer. La guitare de Shawn Lane distille alors son overdose de notes sur un drumming exponentiel, malheureusement suivi par la basse de Jonas Hellborg. Nous sommes en présence d'une musique de guitar-hero qui ne correspond pas vraiment avec la photo (une personne âgée) de la pochette. *Personae* semble être un sous-produit de réflexion sur le sens et l'intérêt de la musique dans nos sociétés. Il doit – devrait – nous interpeler. Mais il ne le fait que faiblement. Nos sens et surtout notre cœur ne sont pas vraiment touchés par l'expression développée par le trio. Notons que le bassiste nous offre un intermède de douceur à l'occasion de « Hell Is Over People ».

Michel Maestracci

> Laurent Hestin

Je vois bleu

Laurent Hestin (g), Guillaume Farley (b), Olivier Hestin (dm)
Enregistré en mai-juin 1999
Maestro 001 (01 48 77 44 62)

Avec *Je vois bleu*, Laurent Hestin propose une musique où la froideur de cette couleur primaire est très présente. En effet, les compositions que nous propose ce guitariste manquent réellement de sensations *hot*, qui pourraient interpeller nos sens ou notre esprit. Les pièces sont relativement mornes à l'exception de deux ou trois titres. « Je n'irai jamais en Californie », une mélodie plutôt agréable, malgré tout polluée par divers effets et « 32 for Parker », avec un phrasé bien enlevé, qui évoque parfaitement l'ère bebop. Laurent Hestin, telle une mouche, tourne autour de sa progression avant de s'aventurer vers un solo assez démonstratif. Cet album ressemble plus à un collage esthétique de petits morceaux, plus ou moins réussi, mais manque singulièrement de vie et de profondeur.

Michel Maestracci

> Jazz Made in France

In Bloom

Burex Jazz 01 (Sony Music)

Entonnant le cocorico des « imbéciles heureux qui sont nés quelque part », comme le chantait Brassens, le French Music Export Office (*sic*) édite cette compilation censée présenter au reste du monde, qui n'en pouvait plus d'attendre, un florilège représentatif du jazz français d'aujourd'hui. Force est de constater que les décideurs institutionnels de notre beau pays ont eu davantage en tête la défense de « l'exception

culturelle française » que celle du jazz, qu'ils ont depuis longtemps relégué au rang de folklore étranger. En effet, sur cette compilation, la moitié seulement des 28 artistes retenus a quelque chose à voir avec le jazz (en comptant ses variantes électroniques), les autres appartenant aux musiques actuelles ou aux musiques du monde.

Chez les jazzmen, l'excellent côtoie le médiocre, comme de coutume : le talent de Biréli Lagrène, Alain Jean-Marie ou Julien Lourau ne masquant pas la forêt. Côté électro-jazz, on est convaincu ni par Laurent de Wilde, ni par Erik Truffaz. Pour le reste, laissons les amateurs d'autres musiques apprécier, même si rien n'interdit de goûter Bojan Zulfikarpasic ou Renaud Garcia-Fons. Pour information, précisons qu'il existe moult musiciens – (relativement) jeunes et français, si ça leur paraît être des critères déterminants du jazz – qui ont le jazz chevillé au corps : Nicolas Montier, Fabien Mary, Olivier Temime, etc.

Jérôme Partage

<i> Ahmad Jamal

The Essence Part Two

Enregistré le 30-31 octobre 1994, La Plaine Saint-Denis, et le 6-7 février 1995, New York
Dreyfus Jazz FDM 37008-2 (Sony Music)

Bonne idée de ressortir ce digipack initialement produit en 1996 par Birdology Records. Ahmad Jamal y est en pleine forme et bien entouré. On remarquera Donald Byrd sur « Big Byrd », titre qui lui rend un hommage mérité tant sa trompette émerge au-dessus des percussions et répond de façon adéquate au piano. Le pianiste n'est pas en reste car il nous propose quatre de ses compositions et nous rassure tant sur la spontanéité de son jeu que sur son intarissable créativité. Ce « Lament » qui ouvre le disque interprété en trio laisse la part belle à un très beau solo de batterie avant que le pianiste ne réimpose le thème d'une légèreté printanière soutenue par une contrebasse bien présente et très chantante. Un délice de près de 9 minutes et qui nous rappelle un peu certaines ballades de notre regretté pianiste Michel Petrucciani. Puis, nous glissons vers cette accalmie annoncée par le deuxième morceau de ce disque caractérisée par l'interprétation en piano solo d'un standard de jazz où le jeu d'Ahmad Jamal pourrait un peu se rapprocher de celui de Bill Evans, par exemple, lors des cassures rythmiques ou lors des envolées lyriques que notre pianiste a choisi de nous distiller, un peu à la façon de l'école française de piano que l'on peut rencontrer chez Debussy par exemple. Le violon présent sur le troisième thème nous invite à un voyage qui se veut légèrement oriental par la juxtaposition de percussions enivrantes. On pourrait alors rêver à un Stéphane Grappelli se mêlant aux débats tant le jeu du violoniste Joe Kennedy Jr. s'en rapproche et permet à cet album de ne pas perdre

de sa vitalité. « Jamie My Boy » est là pour nous permettre de reprendre un peu nos esprits. Nous revenons à une formation de base dont le rythme est moins hypnotique et qui nous laisse entrevoir le dernier titre, un standard de Cole Porter agréablement bien revisité par notre pianiste dont l'âge n'est nullement un obstacle à sa vitalité musicale.

Pascal Rugoni

> Guillermo Klein

Los Gachos III

Diego Urcola (tp, flh), Taylor Haskins (tp, flh), Miguel Zenon (as, fl), Chris Cheek (ts, ss), Bill McHenry (ts), Sandro Tomasi (tb), Ben Monder (g), Roman Guidice (g, perc), Adrian Buono (g), Guillermo Klein (p), Fernando Huergo (b), Marlon Browden (dm), Jeff Ballard (d, perc), Pablo Salzman (b), Luciana Souza (voc), Richard Nant (perc)

Enregistré en septembre 2000 et mars 2001, New York et en janvier 2001, Buenos Aires SunnySide 1099 (Night & Day)

Quel premier titre superbe interprété en piano solo par le leader de son band ! Puissant et latin à souhait, des ambiances à la Rubalcaba. Est-ce un signe avant-coureur d'un superbe double compact ? Eh bien non, la suite se révélait moins prometteuse. Un orchestre, certes éclectique mais complémentaire à la fois, aurait dû délivrer une autre musique que ce jazz inspiré par les orchestrations de Gil Evans avec Miles Davis, par exemple. Les percussions sont agréables, la sonorité des souffleurs chaude et cuivrée mais il manque quelque chose qui fait l'alchimie des grands disques de big band de jazz. Quelques moments intimistes nous plongent dans une mélancolie automnale aux couleurs sud américaines. Attardons-nous sur la suite en quatre mouvements que nous propose Guillermo Klein sur le deuxième disque. Elle pourrait être choisie comme bande son d'un road movie dans la pampa argentine ou bien alors servir de support musical à des images tirées d'émission nature et découverte. Il n'est pas forcément obligatoire de consacrer quatre parties à un morceau qui n'alterne pas les changements rythmiques nécessaires à de tels opus. Car la langue de l'œuvre est assez affligeante et surtout soporifique.

Pascal Rugoni

<s> Lee Konitz/Barbara Casini

Outra Vez

Lee Konitz (as), Barbara Casini (voc), Sandro Gibellini (g)

Enregistré le 6 avril 2001 à Milan Philology W 502-2 (Dam)

Ayant enregistré un monumental Phil Woods et un non moins monumental Franco D'Andrea, Paolo Piangiarelli a donné la même opportunité à Lee Konitz. Avec *Outra Vez* on songe tout de suite à Stan Getz en compagnie d'Astrud

Gilberto, et dès la rentrée de Konitz après le chant de Barbara Casini sur le morceau éponyme on y est. Certes, ce n'est ni la même voix, ni le même son, mais quand même, c'est la même famille, le même esprit, ce qui n'est pas pour déplaire. Barbara possède une belle voix chaude, restant surtout dans le médium, elle a toute la décontraction et le charme brésiliens, elle peut être émouvante comme sur « Entrudo ». Le guitariste est remarquable, assurant sobrement la rythmique aussi bien que sa partie mélodique. Konitz est l'un des beaux sons d'alto, on peut l'entendre au sommet sur « Estrada do sol » avec un lyrisme proche de celui de la chanteuse. Il y a véritablement échange et partage entre les trois musiciens.

Serge Baudot

<d> Michael Leonhart

Slow

Michael Leonhart (tp, voc), Jon Herington (g)

Enregistré en mars 2001, New York SunnySide 1102 (Night & Day)

L'idée de *Slow*, l'album de Michael Leonhart (tp) a germé pendant la tournée 2000 de Steely Dan. Le trompettiste s'est installé au fond du bus pour se délasser en jouant de la guitare acoustique. Jon Herington, le guitariste du groupe l'a rejoint et à son tour a pris l'instrument. Habitué à ses féroces solos, Leonhart a été tout surpris d'entendre une musique douce et romantique sortir de l'instrument d'Herington. C'est ainsi que le duo décide d'enregistrer les chansons préférées du trompettiste, c'est-à-dire : Miles Davis, Duke Ellington, Harold Alen, mais aussi Black Sabbath ou Vinicius de Moraes. Après une composition originale, le trompettiste nous sert une très belle exposition d'un thème fétiche de Monk (« Crepuscule With Nelly »). Tout de suite on ressent la complicité qui unit les deux musiciens, quand le fond feutré de l'instrument à vent permet d'apprécier la finesse de jeu du guitariste (« Slow »). « Azure » est exposé à la guitare Dobro, avant que la voix du trompettiste ne vienne compléter ce joli travail. Avec les accentuations de la caisse métallique, cette composition de Duke prend une teinte country non déplaisante. Après la voix, Leonhart reprend son instrument fétiche, et là, le contexte jazz surprennent agréablement. Chacun à leur tour, les deux compères se mettent en évidence. Le trompettiste tout naturellement sur « Flamenco Sketches » de Miles et le guitariste, vous l'aurez deviné avec « Planet Caravan » de Black Sabbath. On se laisse tendrement bercer par ces deux musiciens de talent.

Michel Maestracchi

<s> David Leonhardt

Jazz for Kids

David Leonhardt (p), Larry McKenna (s), Tony

Marino (b), Taro Okamoto (dm), Nancy Reed (voc) Big Bang Records 9572 (notes@davidleonhardt.com)

Un CD pour les enfants, pourquoi pas ? En utilisant des standards (« When You Wish Upon a Star », « My Favorite Things », « Route 66 »...) et des hits de l'enfance comme « Are You Sleeping » (Frère Jacques), « Flintstones » (les « Pierrafeu ») ou « Someday My Prince »... (*Cendrillon* de Walt Disney), David Leonhardt a, semble-t-il, visé juste. D'une part, il va trouver un public qui connaît ces airs, et donc va pouvoir les identifier et lui en être reconnaissant. D'autre part, il a une volonté pédagogique évidente, sans baratin, uniquement par imprégnation, qui est efficace. Pas de livret cu-cul pour démontrer quoi que ce soit. Il y a du jazz, un point, c'est tout. C'est du mainstream classique et honnête, avec chorus quand il faut, variations comme on les attend. La formation de David Leonhardt est on ne peut plus classique (p, b, dm et sax) avec une excellente chanteuse, Nancy Reed. Un enfant appréciera d'emblée.

Michel Bedin

> Les Trésors du jazz

1898-1943

Enregistré entre 1898 et 1954

Le Chant du Monde 574 1201 (Harmonia Mundi)

1944-1951

Enregistré entre 1943 et 1951

Le Chant du Monde 574 1211 (Harmonia Mundi)

Ces temps-ci, pléthore de compilations, plus ou moins bien conçues, cherchent à se placer dans le sillage des grandes collections anthologiques Frémeaux & Associés, Classics, Masters of Jazz, Iris Music, Verve... Difficile alors pour l'amateur débutant – avide, à juste titre, d'acquiescer les clés du jazz – de s'y retrouver... Car beaucoup de clés à disposition n'ouvrent, en fait, que des placards regorgeant de trésors emballés dans un prêt-à-penser poussiéreux et superficiel, quand ce n'est pas un *digest* de *digest*. Se plaçant à mi-chemin de l'anthologie savante et de la compilation commerciale, la collection *Les Trésors du jazz* se propose de retracer les cinquante premières années du jazz, à travers 439 enregistrements, répartis sur deux coffrets de 10 CDs. En principe exhumés par un des mandarins du jazz en France, André Francis, et par Jean Schwarz, ces « trésors » sont présentés selon une idée chronologique, ce qui n'est pas la plus mauvaise façon de rendre compte de l'évolution historique de la musique de jazz, mais reste mécanique quant au fait que chacun des créateurs continue de créer, même si de nouveaux apparaissent. Ainsi, sur le CD 1, en guise d'introduction, le « Joe Turner Blues » de Big Bill Broonzy (enregistré en 1954) évoquant le blues des années 1880, peut induire en erreur l'amateur de jazz néophyte sur la musique des origines. Ce n'est pas sans émotion qu'on découvre le duo de banjoïstes, Joseph Cullen et

William Collins, conservé sur un rouleau de 1898 qui, malgré un son aigrelet et grésillant, laisse entrevoir la réalité balbutiante du jazz. S'en suivent des titres caractéristiques du ragtime, s'étalant sur les quinze premières années du XX^e siècle, et chez les pianistes Scott Joplin et Eubie Blake on sent poindre une identité musicale nouvelle. Datant des années 1917-18, le témoignage de l'Original Dixieland Jass Band (un groupe de jeunes Blancs de La Nouvelle-Orléans) atteste que le jazz à New Orleans est une affaire intercommunautaire. Après King Oliver, accompagné du jeune Armstrong, les *Trésors* livrent sans problème une accumulation de chefs-d'œuvre (il en existe tant...). Et l'histoire continue... s'achève en 1951, en pleine période bop et aurait pu tout aussi légitimement se prolonger jusqu'en 1957, 1967, 2002, etc., si le pourquoi de ce découpage n'était la réalité de la durée des droits d'auteur, un critère ni artistique, ni historique... On constatera enfin la faiblesse du livret de cette honorable sélection (mais il aurait fallu faire fort pour ne pas trouver de la matière). Contrairement à l'idée légèrement et généralement admise, l'anthologie est un art difficile : elle nécessite un projet, un texte, une réflexion, et elle n'est pas faite pour le néophyte mais pour l'amateur averti désireux de découvrir sa musique sous un angle particulier (exemple, l'excellent *Django Legacy* chez Iris Musique avec un grand livret d'Alain Antonietto). Mais cela demande beaucoup de temps, de savoir et de travail.

Jérôme Partage

> Ramsey Lewis/Nancy Wilson Meant To Be

Ramsey Lewis (p), Nancy Wilson (voc), Larry Gray (b), Ernie Adams (dm)
Enregistré en 2001

Narada Jazz 70876-15384-2/750774 (Virgin)

Notre mine réjouie face à cette galette alléchante – a priori, Ramsey Lewis et Nancy Wilson en trio et sans violons, c'est du concentré de soul élégant – s'est légèrement ternie face au résultat un peu fade de cette collaboration. Pourtant le contexte acoustique se prêtait à une approche jazz : les choix un peu variétés des années passées semble avoir laissé une certaine empreinte dans l'approche du pianiste. Les morceaux les plus réussis sont ceux où Nancy Wilson vient apporter son feeling (« First Time Love », « Moondance », « Peel Me for Grape »). Ramsey Lewis choisit de faire dans l'ambiance très soft en trio (« A Moment Alone », « Velvet Night »). Il garde néanmoins le talent de quelques accords garnériens et de belles phrases mais à ce jeu-là, c'est Nancy Wilson la plus rauque et la plus blues (sauf sur « Piano in the Dark », décidément trop variété pour susciter l'intérêt). On ne compte plus les musiciens de jazz qui détournent leur grand talent musical au service

d'une carrière plutôt que d'une expression (à commencer par George Benson...) et l'on attend toujours des sursauts (Ramsey Lewis nous a livré il y a peu un magnifique *Appassionata*...). Tout cela est bien frustrant !
Jean Szlamowicz

<s> Carmen McRae Birds of for Feather

Verve 509 515-2 (Universal)

Voilà une belle réédition de la grande Carmen qui dès les années 50 avait trouvé son propre style et se trouvait parmi les grandes, Ella, Sarah et Billie. Elle a une façon de tordre les mots avec une énergie et un swing incroyable sur tempo rapide, ou de les détacher avec gourmandise, sensibilité et amour sur les ballades. Elle donne vie au texte, à l'image de Billie. Elle se coule à merveille dans les arrangements de Ralph Burns, et elle est entourée de solistes fort bons, aux sax et à la trompette. Sa voix joue d'inflexions venues du blues et du gospel. D'ailleurs, elle chante un blues « His Eyes Is on the Sparrow » accompagnée par un chœur. Puissance sur toute la tessiture, une voix qui accroche et qui remue, surtout dans le grave, décontraction, swing, feeling et émotion, retenue lyrique, tout cela en fait l'une des grandes voix du jazz, une voix qui parcourt pratiquement toute l'histoire du jazz, puisque Carmen est née en 1922.

Serge Baudot

<s> Mingus Big Band

Tonight at Noon... Three or Four Shades of Love

Kenny Rampton (tp), Earl Gardner (tp), Randy Brecker (tp), Alex Sipiagin (tp), Jeremy Pelt (tp), Craig Handy (ts), John Stubblefield (ts), Seamus Blake (ts), Wayne Escoffery (ts), Alex Foster (as, ss, fl, cl), Vincent Herring (as, ss), Jaleel Shaw (as), Ronnie Cuber (bs), Douglas Yates (b cl), Scott Robinson (fl), Conrad Ervig (tb), Ku-Umba Frank Lacy (tb, voc), Dave Taylor (tb, tuba), Earl McIntyre (tb), Robert Rouch (fr hn), Michael Rabinowitz (basson), Adam Rogers (g), David Kikoski (p), Boris Kozlov (b), Andy McKee (b), Jonathan Blake (dm), Jeff Tain Watts (dm), Elvis Costello (voc)
Enregistré les 3 novembre et 7 décembre 2001, New York
Dreyfus 36633-2 (Sony Music)

Malgré les nombreuses qualités de ce big band qui fait toujours impression en concert, il manque la sauvagerie brute de Mingus. Globalement l'esprit est préservé grâce à la qualité de la matière première et des solistes (Stubblefield, Frank Lacy, Randy Brecker, Craig Handy, Ronnie Cuber...). Reste que, sur cet enregistrement, on ne reconnaît pas toujours la spécificité mingusienne. Les interventions changeantes des solistes paraissent un peu automatiques. On retient plus le contrechant de Kikoski sur la partie de trombone de « Noon

Night » que l'anonymat de Seamus Blake qui l'expose (comme sur « Sweet Sucker Dance ») et si la musique de Mingus va bien à Elvis Costello, l'inverse n'est pas vrai. Car Costello ne s'exprime pas dans le même langage. Il est alors paradoxal que « Invisible Lady » soit le morceau le plus intéressant du disque... Frank Lacy est par ses vocaux blues (« Devil Woman ») celui qui imprime le plus de passion à l'orchestre : que n'a-t-il plus de place pour s'y exprimer... Faute de leadership fort (Steve Slagle est parti) et avec un épuisement paradoxalement parallèle à un succès et à une reconnaissance grandissante, ce groupe manque de mingusiens d'origine pour donner un souffle supplémentaire à ce qui est un très beau big band. Pourquoi Sue Mingus n'irait-elle pas chercher Ricky Ford ou Jack Walrath ?

Jean Szlamowicz

<i> Thelonious Monk 1947 - 1948

Classics 1118 (Mélodie)

Nous retrouvons une fois encore les sessions Blue Note maintes fois rééditées ! Les deux du mois d'octobre 1947, celle du 21 novembre de la même année ainsi que celle de juillet 1948. Nous retrouvons heureusement avec bonheur Monk au sommet de son art accompagné par de formidables sidemen. Art Blakey, Milt Jackson, Billy Smith, pour n'en citer que trois, se relayent autour du piano du maître incontesté du bebop. Le phrasé inimitable de Thelonious est porté à son summum par une rythmique puissante mais discrète afin de ne pas saccager les accords, effets de pompe et autres trouvailles harmoniques de Monk. Les souffleurs permettent aux compositions du pianiste de prendre une ampleur et une envergure lyriques et endiablées. On se surprend même à siffloter les airs, un peu comme si l'on voulait qu'ils rentrent dans le panthéon de ces vieilles mais non désuètes ritournelles de nos grand-pères. La quintessence du jazz, en fait !

Pascal Rugoni

<s> Famoudou Don Moye

A Symphony of Cities

Famoudou Don Moye (dm, perc), Joel Brandon (fl, whistle), Francis Wong (ts), Tatsu Aoki (b, perc).

Enregistré en automne 2000 à Chicago, Illinois. Southport Northport 0096 (+1 773 281 8510)

A Symphony of Cities... ou quand trois piliers de cette marmite en perpétuelle ébullition qu'est la scène jazz de Chicago rencontrent une figure de la musique improvisée telle qu'elle se joue à San Francisco. *A Symphony of Cities*, ou la rencontre (la collision ?) entre les cultures : natif de l'état de New York, membre de l'AACM, Famoudou Don Moye multiplie les expériences au sein de l'Art Ensemble of Chicago ; après la mort de

Lester Bowie, il prolonge, aux côtés de Roscoe Mitchell et Malachi Favors, l'Art Ensemble of Africa, une formation qui accueille des artistes venus d'Afrique du Sud, du Mali ou du Nigéria. De Tatsu Aoki, né à Tokyo et installé à Chicago depuis vingt-cinq ans, on sait qu'il aime à se produire dans les contextes les plus variés – entendu hier aux côtés de quelque bluesman, peut-être se joindra-t-il aujourd'hui à un pionnier de la scène free de Chicago; Fred Anderson, par exemple. Demain, on l'entendra en solo ou, peut-être, au sein de son Miyumi Project, où le didjeridoo côtoie le taiko et le shenai... Francis Wong, venu de Chine, est devenu, au fil des années, une figure mythique de la scène jazz de San Francisco; Joel Brandon est, pour sa part, un pur produit de Chicago, longtemps exilé à Los Angeles... *A Symphony of Cities*, ou l'invitation à un voyage immobile: cette musique est de celles qui éveillent les cinq sens, qui font naître les images, les couleurs, les odeurs. *A Symphony of Cities*, ou la compression de notre jolie planète: voilà qu'un temple bouddhiste se dresse à l'orée de la savane africaine; dans le lointain, le Haut-Atlas a remplacé le Kilimandjaro: c'est « Afro Asian Reflections ». Dans la pénombre d'une forêt tropicale, le chant d'un oiseau répond au doux bruissement de la pluie sur les feuilles: c'est « Ode to Wilbur Ware » – l'une des deux plages, avec « TokyoMad Tonal Efficiency », où Brandon et Wong se joignent à Moye et Aoki. *A Symphony of Cities*, ou une musique qui se situe aux limites du jazz, mais une musique dont chaque écoute révèle un peu plus l'infinie richesse... Une musique du monde; la musique de notre monde.

Domi Truffandier

<s> Red Norvo

1939 - 1943

Classics 1232 (Mélodie)

Nous retrouvons Red Norvo et son orchestre sur les enregistrements qu'il a fait pendant le deuxième conflit mondial, dans les studios à New York, pour la firme Vocalion puis Columbia avant d'enregistrer sur les mythiques V-Discs. Mildred Bailey et Terry Allen alternent devant le micro pour pousser leurs petits couplets vocaux emplis de nostalgie. Autrement, l'orchestre est parfaitement en place et son chef d'orchestre veille au grain pour laisser la part belle aux improvisations de ces illustres solistes. On retrouve une fois encore et avec grand plaisir ces enregistrements aux durées écourtées par un impératif technique: le 78 tours. Mais, qu'il est agréable de parcourir le livret pour s'informer avec précisions des références, dates et personnels présents sur ces sessions. On peut lire que Carol Bruce rejoint l'orchestre fin octobre 1943 pour quatre sublimes titres et l'entendre présenter sa prestation au sein du band de Red Norvo.

Pascal Rugoni

<s> Anita O'Day

Volume 5 / 1944-1945

Masters of Jazz 193 (Next Music)

Le volume 5 de l'édition complète de l'œuvre d'Anita O'Day est magnifique à plus d'un titre. D'abord, parce que la fin de l'année 1944 et le début 1945 coïncident avec le passage d'Anita O'Day de l'orchestre de Stan Kenton à celui du Duke, ce qui nous vaut un CD où différentes formations entrent en concurrence, avec toujours la même chanteuse. Le CD s'ouvre sur une rectification: Après « Straighten Up and Fly Right », le thème « Wish You Were Waitin' for Me », qu'on trouvait sur le volume 4 en *la* est ici redonné en *la bémol*, car, depuis, on a eu la preuve que c'était ainsi qu'il était joué. Un exemple de perfectionisme de la part de l'éditeur. Les quinze premiers morceaux sont interprétés par l'orchestre de Stan Kenton au grand complet, avec un petit jeune de 17 ans: Stan Getz. Anita O'Day y est, comme on la connaît, merveilleuse en chanteuse d'orchestre, ce qu'elle a toujours été, en excellente meneuse de revue. On y retiendra notamment les trois versions de « Tabby the Cat », qui, alors, était le succès de l'orchestre. Le seizième morceau, « I Can't Believe That You're in Love With Me », un septet avec un bassiste inaudible, le grand Junior Raglin (c'est un enregistrement radio), montre immédiatement la différence. Ellington est au piano, Taft Jordan à la trompette, Al Casey à la guitare, Jimmy Hamilton à la clarinette, Sid Catlett à la batterie et ils swingent comme des furieux. Quant au morceau suivant, « Wish You Were Waiting for Me », il est avec tout l'orchestre du Duke (avec Ray Nance, Billy Strayhorn, Cat Anderson, Johnny Hodges, Rex Stewart, etc) et, même si le tempo est modéré, ça pulse et ça s'entend. On se demande même comment, à l'époque, il a pu se trouver des gens tentant de faire l'amalgame entre des orchestres si différents dans leur conception du jazz. Suivent quatre morceaux avec un accompagnement d'orchestre sympathique, mais manifestement ne jouant pas dans la même cour d'école, même si un certain Zutty Singleton dynamise l'ensemble. Dans tous, même dans les premiers airs de Stan Kenton, Anita O'Day est égale à elle-même, menant le train tambour battant avec un dynamisme et un charme sans pareil. Le disque se clôt par un air enregistré par Gene Krupa et miraculeusement retrouvé: « Deep in the Heart of Texas » qu'Anita O'Day avait chanté en 1942. Le livret est d'une qualité rare, avec un texte de Pierre Carlu et une discographie qui frisent la perfection.

Michel Bedin

<s> Anders Osborne

Bury the Hatchet

Big Chief Monk Boudreaux (voc, bck voc, tambourine), Anders Osborne (g, p, org, bjo, perc, voc, bck voc), Tim Green (s), Kirk Joseph

(sousaphone), Raymond Williams Sr. (tp), Charles Joseph (tb), David Torkanowski (p), Brian Stoltz (g, bck voc), Dave Easy (pedal steel g), Doug Belote (dm), Herman Ernest (dm), Rueben Williams, Chris Boone (bck voc)
Enregistré à La Nouvelle-Orléans
Shanachie 5747 (Socadisc)

La première fois qu'Anders Osborne s'est rendue en Nouvelle-Orléans, il y a plus de quinze ans, il a été impressionné par deux groupes: le Dirty Dozen Brass Band et le Golden Eagles du chef Monk Boudreaux. De là est né un souhait, celui de réaliser un projet musical avec ce chef Indien. *Bury the Hatchet* est le résultat de cette démarche. Dr. John, nous annonce le livret de cet album, jette un pavé dans la mare musicologique, en affirmant que la part jouée par les Indiens dans la musique de La Nouvelle-Orléans n'a pas été reconnue à sa juste valeur. C'est donc tout naturellement qu'Osborne ouvre les débats par une de ses compositions au titre plus qu'évocateur: « I'm the Big, Big Chief ». Pourtant, ce thème symbolise davantage le blues des visages pâles aux couleurs pop. « Smoke It Right » utilise aussi le son de guitare de cette période, façon Hot Tuna, mais la basse gronde et le soubassophone de Kirk Joseph colore de « soul » les textes égrenés par Big Chief Boudreaux. La voix de cet Indien nous envoûte et nous donne envie de reprendre avec lui et ses choristes le refrain de « They Don't Know ». Le principe est à peu près le même au cours des différents morceaux. Un solide appui rythmique sert de base au chanteur qui incite les différents instrumentistes à exposer leurs idées. Il en résulte de beaux échanges et une belle communion musicale. Bien sûr, Osborne bénéficie d'un peu plus d'espace, mais le guitariste qui joue aussi du banjo, de l'orgue et des percussions ne tire pas toute la couverture à lui. De ce fait, on peut apprécier les interventions de Tim Green (s), le growl de Charles Joseph (tb) et Raymond Williams Sr. (tp). Le duo n'hésite pas à reprendre « Ohio » de Neil Young et après l'intensité dramatique de ce titre, ils nous renvoient à la fête avec « Take Me Downtown ». Monk Boudreaux et Anders Osborne nous offrent une heure de musique pétillante qui démontre bien que La Nouvelle-Orléans continue d'être le réceptacle de toutes les cultures, de toutes les musiques, de toutes les traditions que le monde connaît à travers le carnaval et le... jazz.

Michel Maestracci

<s> Renaud Patigny/Carl Sonny Leyland/Bob Dartsch

Boogie Brothers Live

Carl Sonny Leyland, Renaud Patigny (p, voc), Bob Dartsch (dm)
Enregistré en 2002, Ecaussinnes
88 Boogie.com

Un disque de piano boogie de plus me direz-vous. Certes, il n'y en a jamais eu autant de produit. Il est un fait que, notamment grâce à Jean-Paul Amoureux et Jean-Pierre Bertrand, le genre a retrouvé beaucoup de vitalité, s'est forgé sa tradition, son public et ses manifestations incontournables comme les *Nuits du Piano Jazz et Boogie à Paris*. C'est d'ailleurs au cours des *Nuits de 1997* que Renaud Patigny (de Bruxelles) découvrit Carl Sonny Leyland (de Californie). Patigny engage donc quelques années plus tard Carl Sonny Leyland pour deux concerts donnés en Belgique, avec deux pianos sur scène, et Bob Dartsch à la batterie. Notons au passage que Patigny et Dartsch furent de la fête au festival du Boogie d'août dernier à La Roquebrou (Cantal), manifestation très populaire organisée par Amoureux. Une famille, vous dis-je. Les quatre premiers titres nous présentent Carl Sonny Leyland en soliste, seul avec le batteur. Il swingue ferme dans «Swanee River Boogie». Dans les autres morceaux, sa partie vocale vaut autant que son piano: «47th Street Jive» (vif), «Old Before My Time» (médium, low down, évoquant un peu Cow Cow Davenport) et «Four O'Clock Blues» (le blues lent !). On apprécie ensuite le tandem Patigny-Dartsch dans quatre morceaux, dont deux compositions originales du pianiste belge, dont nous retenons le blues lent, «Low Down Walk». Renaud Patigny sait aussi chanter le blues («My Baby Left Me»). Les deux pianistes sont réunis pour cinq titres qui, certains, rendent un hommage aux grands anciens, «Tribute to Al and Pete» (pour Albert Ammons et Pete Johnson) et «Jimmy's Mood» (pour Jimmy Yancey). Nous aimons bien «Jungle Blues» qui n'est pas le chef-d'œuvre de Morton, mais qui n'en est pas loin dans l'esprit. Un CD qui témoigne de la bonne santé actuelle du boogie et du piano *low down*.

Michel Laplace

> John Rapson

Water and Blood

John Rapson (tb), Billy Higgins (dm), Roberto Miranda (b), Bobby Bradford (tp), Vinny Golia (bs, ts), Kim Richmond (as, ss, fl), Bill Roper (tuba), Wayne Peet (org, p), Bob Paredes (cl, as), Brent Shandy (tp), Steve Grismore (g), Jim Dreier (perc)
Enregistré entre le 4 septembre 1999 et le 13 janvier 2001, Los Angeles et University of Iowa
Nine Winds 252 (www.members.aol.com/ninewinds)

Sous-titré *The Billy Higgins Improvisations*, cet album du tromboniste et arrangeur John Rapson bénéficie de la présence intelligente du grand batteur. Billy Higgins aimait tellement jouer qu'il n'a pas toujours eu de discernement artistique dans ses fréquentations comme c'est le cas ici. Le principe de l'album a été d'enregistrer séparément (à des dates et des lieux différents !) les solos, la batterie et les arrangements d'ensemble. Billy Higgins a d'abord joué seul

ou en duo avec Roberto Miranda et le reste est venu s'agréger autour après quelques tours de montage. John Rapson, responsable d'un projet identique avec Anthony Braxton, n'a rencontré Billy Higgins qu'une fois et ce dernier n'a pas participé au résultat final. Décousue sans pouvoir revendiquer le lyrisme tant il y a de préparation et de formalisme, cette démarche expérimentale nie une des idées au fondement de la musique : celle de prendre plaisir à communiquer ensemble. Comme l'esthétique choisie est celle du bruitage éthéré, relevé de passages latins peu crédibles («Rosewood and Palms»), d'introductions languettes, de déroulements aussi imprévisibles que lassants, on ne peut pas dire que le résultat du montage permette beaucoup de communication avec l'auditeur non plus. L'ésotérisme spirituel de l'ensemble laisse une impression de profond engagement mais aussi de parfaite futilité.

Jean Szlamowicz

<s> Lee Ritenour

Rit's House

Lee Ritenour (g), Jerry Hey (flh, tp), Gary Grant (tp), Dan Higgins (ts, afl, fl), Ernie Watts (ts), Bill Reichenbach (tb), George Duke (p), John Beasley (org, p), Joey DeFrancesco (org), Marc Stephens (org), Alan Pasqua (org, p), Mito Holder (g), Marcus Miller (b), Dave Carpenter (b), Melvin Davis (b), Vinnie Colaiuta (dm), Will Kennedy (dm), Byron Landhal (dm), Peter Erskine (dm), Paulinho Da Costa (perc), Jochem van der Saag (clv, samples, sound design, loops), Randy Kerber (synth, cordes), Michael McDonald (voc)
Enregistré en janvier-mars 2002, Los Angeles
GRP 589 825-2 (Universal)

Une chaude et douce ambiance s'installe dès les premières notes du nouvel album de Lee Ritenour. Cet adepte d'une musique cool, souvent sans âme, qui évoque la musique West Coast, plonge dans un univers qui lui sied à merveille. La basse de Marcus Miller distille un groove adéquat et les interventions au piano Fender de George Duke étirent langoureusement les mélodies du guitariste Californien («Module 105»). Cette ambiance délicate permet tout de même d'apprécier les qualités de Ritenour. S'il poursuit dans une voie qu'il explore depuis longtemps, dans la veine d'un Larry Carlton, il utilise ici un vocabulaire hérité d'un de ses premiers maîtres, Wes Montgomery. C'est notamment sur «13», qu'il fait apprécier cette filiation, avec la présence de cuivres de qualité. Si l'on ressent plus l'esprit «Benson» dans «Mizrab» de Gabor Szabo, par contre la référence au maître Wes indéniable dans la composition du guitariste («78th & 3rd»), avec en prime la présence de Joey DeFrancesco qui apporte ce groove bleuté. Bien sûr notre guitariste replonge parfois dans cette musique guimauve de cette région des Etats-Unis, et encore plus lorsqu'il appelle en renfort Michael

McDonald, la voix des Doobie Brothers («Every Little Things She Does Is Magic»). Mais ne boudons pas notre plaisir d'apprécier un musicien aux qualités mélodiques évidentes, quand il se donne la peine de jouer dans un registre plus en rapport avec ce que l'on est en droit d'espérer lorsque l'on se revendique d'une certaine filiation.

Michel Maestracci

<s> Renato Sellani

Chet: La musica infinita

Renato Sellani (p), Fabrizio Bosso (tp), Massimo Moriconi (b), Vittorio Franchini, Paolo Piangiarelli (rec)
Enregistré le 16 novembre 2001, Macerata (Italie)
Philology 222 (DAM)

Les Italiens sont un peuple du verbe, pas étonnant donc qu'ils rendent hommage à Chet Baker par le biais de la poésie et de la musique, sa sœur siamoise. Le principe du disque est simple : deux diseurs, Vittorio Franchini et Paolo Piangiarelli, le créateur du label Philology, et un trio piano-basse-trompette. Le disque commence et finit par l'audition d'un solo très émouvant de Chet lui-même sur «Naked Beauty» 1 et 2, puis chaque texte à propos de Chet est ponctué par des interprétations de standards qui ont été joués par lui. C'est très bien fait, plein d'émotion et de ferveur, sans grandiloquence, tout en douceur et en profondeur, telle qu'est la musique de Chet. Les textes sont passionnants. C'est beau, mais il faut bien sûr comprendre l'italien pour apprécier pleinement la richesse de l'ensemble. On peut néanmoins se laisser porter par la musique des mots, et naturellement par celle du trio de ces très bons musiciens italiens. On peut commencer par «Fu come un grido», à propos de la mort de Chet, où le texte est dit sur «Inquieto» de et par Sellani, en solo, puis sur «My Funny Valentine» joué en contre-chant par le trompettiste, puis par tout le trio. Un chef-d'œuvre du genre !

Serge Baudot

> Artie Shaw

1941-1942.

Enregistré entre le 2 septembre 1941 et le 20 janvier 1942, New York
Classics 1206 (Mélodie)

<s> Artie Shaw

1942-1945

Enregistré entre le 20 janvier 1942 et le 7 juin 1945, New York, Los Angeles
Classics 1242 (Mélodie)

Les rééditions complètes posent un problème de cohérence. Ainsi le présent Volume 10 que Classics consacre à Artie Shaw n'a aucun intérêt dans le domaine du jazz. Pas seulement à cause de la présence de cordes (pas discrètes), mais bien à cause du concept musical. Ici c'est de la

musique de variété avec vocaux à l'eau de rose (Freddie Gibson) et une épuration esthétique trop recherchée de la part du leader (exposé de «St. James Infirmary» !). On ne retient que les solos de Georgie Auld (ts), ici proche de Vido Musso, quelques passages accordés à Ray Conniff (tb) et au très bon jazzman Johnny Guarneri («Beyond the Blue Horizon») et, surtout, toutes les interventions de Hot Lips Page. Cela se résume à «Blues in the Night», «Take Your Shoes Off, Baby», «Just Kiddin' Around», «St. James Infirmary» et «Deuces Wild». Donc même pas de quoi faire un CD d'Hot Lips Page. Non seulement il y a de l'imposture, à moins que Classics ne soit pas un label pour le jazz, mais c'est antipédagogique. Cette démarche démolit les repères qui permettent d'identifier et ressentir ce qui est du jazz. Certes, cela n'a plus guère d'importance au point où nous en sommes. Si la démarche du label est la musique en général, alors on ne comprend pas que pour Benny Goodman qui est dans les mêmes créneaux que son rival Artie Shaw, on ait écarté les bons disques d'œuvres de Mozart et Bartók du clarinetiste ce qui relève d'un sectarisme arbitraire. Ce Volume 10 n'a pas d'autre intérêt que de prouver, si besoin est, que la notion de «jazzman exclusif» n'est qu'une vue de critiques idéalistes mal informés. Jusqu'à une époque récente, la réalité du terrain était autre et pas seulement pour les musiciens blancs. Jimmie Noone était un musicien de bal (au sens noble), les big bands de Kansas City jouaient aussi du Western Swing et il arrivait (souvent) à Buddy Tate de pousser la rumba au Celebrity Club. Ceci dit, le Volume 11 est préférable (pour le jazz) sinon indispensable. Hot Lips Page joue dans «Carnival» (bien poussé par Dave Tough; à noter l'écriture pour trombones qui annonce Stan Kenton), «Needlenose», «Two in One Blues». C'est bien lui qui chante (sans mention dans le livret) dans «Sometimes I Feel Like a Motherless Child». Les arrangeurs Jimmy Mundy et Buster Harding signent de bons scores pour la formation renouvelée de 1944-1945. Roy Eldridge intervient brièvement mais bien (avec sourdine) dans «Lady Day» de Mundy. Des solos sont confiés à Dodo Marmarosa et Barney Kessel dans «Jumpin' on the Merry-Go-Round». On repère Herbie Stewart (ts), Roy Eldridge et Ray Conniff dans «I'll Never Be the Same». Les deux titres du Gramercy Five sont bons et Roy Eldridge est parfait dans «The Sad Sack» (9 janvier 1945). En grand orchestre, Roy Eldridge, seul soliste, fait du «Little Jazz» de Buster Harding un chef d'œuvre (5 avril 1945). Ce sont sans doute Bernie Glow et Paul Cohen que l'on entend dans «Tea for Two» (à noter un bon passage arrangé pour les trombones), mais c'est bien Roy Eldridge l'auteur du growlant passage avec plunger dans «Summertime» (arrangement très fouillé qui marche pour la

virtuosité classique d'Artie Shaw). Il y a encore de brèves interventions de Roy Eldridge (sans sourdine) dans «Time on My Hands» (pas de vocal contrairement à l'indication du livret) et «Tabu» de Lecuona.

Michel Laplace

<s> Andy Sheppard

Nocturnal Tourist

Andy Sheppard (ts, ss, g, synth), Stéphane San Juan (dm, perc), John Paricelli (g)
Enregistré en 2001, Bristol
Provocateur Records 1029 (Socadisc)

Après un long séjour à Paris et un passage remarqué dans le Big Band Lumière dirigé par Laurent Cugny, Andy Sheppard enregistre à nouveau à Bristol, ville où il a fait ses débuts dans le quartet Sphere et dans laquelle il dirige avec succès ses propres formations depuis la fin des années 80. Il signe ici un disque dont l'esprit est peut-être plus proche de celui des musiques qu'il a récemment composées pour la télévision ou avec l'organiste Steve Loder – pour le même label indépendant Provocateur Records – que du travail réalisé aux côtés de Gil Evans ou de Carla Bley. A la différence de *Leaving to Wave* (Jazz Hot, supplément n°566), *Nocturnal Tourist* nous dévoile un Andy Sheppard effacé derrière son rôle de compositeur – producteur, assez loin du musicien aguerri que l'on connaissait jusqu'à présent, rompu à l'exercice de l'improvisation et partenaire explosif de Carla Bley et de Steve Swallow.

L'album se présente comme une sorte d'odyssée urbaine où s'entremêlent mélodies – pour certaines magnifiques de simplicité («Never Far»), pour d'autres plus banales et attendues – et sons ou voix échappés de la jungle urbaine, quelquefois imités par le saxophone langoureux d'Andy Sheppard. Malheureusement, l'ensemble est accompagné par une rythmique hip hop assez neutre qui efface beaucoup de reliefs pour se cantonner au seul rôle – au demeurant agréable mais aussi frustrant – de fond sonore cool.

Pourtant, le thème-titre de l'album, «Nocturnal Tourist», est assez poignant avec sa première partie jouée sur une note de sax ténor attaquée puis modulée. Rares en effet sont les saxophonistes qui consentent à séjourner sur une note, simple lorsqu'elle est jetée sur une portée, mais autrement plus complexe lorsqu'à travers elle, s'exprime une certaine pesanteur acoustique. Ainsi, sans céder à l'obsession minimaliste du détail, c'est pourtant lui qui s'efface dans le reste de l'album au profit d'une musique qui mêle de manière fallacieuse invention et duplication technique. En témoigne la troublante version de «I Wish I Knew», où le son d'Andy Sheppard est si proche de celui de John Coltrane dans l'album *Ballads* qu'il est permis d'osciller entre le vif plaisir suscité par

la beauté d'une interprétation et la déception qui peut quelquefois nous envahir face à ce qui n'est qu'une copie.

David Smadja

> Chris Spedding

One Step Ahead of the Blues

Chris Spedding (g, b, voc, clv), Reggie McBride (b, bck voc), Tal Bergman (dm, perc), John Phillip Shenale (dm), Freddy Koella (mandolin)
Enregistré à Santa Monica (CA)
Last Call Records 3076612 (Wagram)

Chris Spedding est un excellent guitariste, qui a accompagné Roy Harper, Brian Ferry, John Cale ou Robert Gordon. Son jeu très rock, bénéficie toutefois des «roots du blues». Ce blues blanc développé dans les années 60 à travers des musiciens comme les Rolling Stones, première mouture («No Expectations»), ou Fleetwood Mac. Au niveau de la guitare, Jimi Hendrix est de la revue dans le répertoire de cet album au titre qui ne laisse planer aucun doute («Remember») et bien sûr Peter Green, l'âme du Mac, avec un «Albatross» de toute beauté. Sa manière de jouer très laid-back évoque bien évidemment JJ Cale («Cajun Moon»). Avec quelques reprises plus blues et ses propres compositions («Dollar of My Pain»), Chris Spedding nous offre un album des plus agréables, qui nous renvoie aisément trente ans en arrière.

Michel Maestracci

> Yan Tengri

Plays Jazz

Yan Tengri (p), U. Roland (b), R. Roland (dm)
Enregistré en 2002
Compact DISK KP 001 (01 34 75 89 73)

Comment se faire plaisir quand on est pianiste émérite et amateur de jazz ? Ne cherchez pas plus loin, Yan Tengri a, lui, trouvé la solution : autoproduire un disque où l'on jouera les thèmes de jazz que l'on aime pianoter chez soi, une fin d'après-midi pluvieux en automne. Pour le contenu, aucune surprise, que des standards. Yan possède une bonne technique qui permet de jouer les titres avec grande facilité. Son jeu est classique mais efficace avec une bonne tenue du rythme grâce à une pompe ou une walking bass assez efficace qui laisse la main droite partir dans de biens beaux solos. Pour ses accompagnateurs, le nom de Roland semble indiquer une parenté avec un célèbre constructeur de synthétiseurs et autres boîtes à rythmes car le fond sonore est monotone.

Pascal Rugoni

> Steve Tibbetts

A Man About a Horse

Steve Tibbetts (g, perc), Jim Anton (b), Marc Anderson (perc), Marcus Wise (perc)
Enregistré à St. Paul, MN
ECM 1814 017068-2 (Universal)

La musique développée par Steve Tibbetts et ses partenaires possède une couleur méditative évidente. L'utilisation des percussions et d'effets de guitare nous donne l'impression d'être dans un temple («Lupra»). Puis, des forces plus malignes viennent nous extraire de cet environnement de félicité. La guitare saturée et les effets distordus ont rempli leurs offices («Red Temple»). Ce passage du rouge au noir se fait en douceur, malgré la présence de percussions plus agressives. Puis, le temps semble se suspendre («Burning Temple»), avant de se remettre en marche et de nous placer en présence des fureurs de l'existence. C'est une façon d'aborder cet album, il y en a d'autres, mais il n'y a pas de jazz.

Michel Maestracci

<s> Marlene et Billy VerPlanck

Speaking of Love

Enregistré à Londres les 11 et 12 mai 2002 et à New York, le 7 septembre 2001
Autoproduit (+1 973 473 60 23)

Le travail effectué par cette grande professionnelle qu'est Marlene VerPlanck, à la diction parfaite, à la prononciation de grande classe, et à la belle voix, est vraiment impeccable. Il ressort de ce CD une impression comparable à celles des comédies musicales américaines des années 40, pleines de téléphones blancs et de maquillages qui ne bougeaient jamais, même en sortant de la piscine. Témoins «Romance Medley» ou encore «Make Some Magic», où «champagne» prononcé à l'anglaise peut rimer avec «again». Marlene VerPlanck ne scatte pas à proprement parler mais fait parfois des effets de voix qui s'y apparentent un peu («Jamaica Rumba» ou «Little Jazz Bird»). Elle est idéale dans les chants de Noël («A Christmas Love Song», «What Are You Doing New Years Eve»). L'orchestration, très brillante, puisqu'on y retrouve Tommy Flanagan («My Bluebird», un enregistrement fait peu de temps avant sa disparition) est aussi très savante. Elle est due au pianiste Billy VerPlanck, son époux, dont le style étincelle («Speaking of Love») dans cet univers sophistiqué. L'orchestre, conduit par lui-même sur des arrangements qu'il a composés l'illustre très bien.

Michel Bedin

> What's Jazz ?

New Orleans, Gospel, Blues, Swing, Bebop, Cool, West Coast, Latin Jazz, Hard Bop, Modern Jazz, Soul Jazz, Avant-garde, Fusion

Fantasy/Atlantic 5050466-2 (Warner Jazz)

«What's Jazz ?» Voici – encore – une collection d'échantillons thématiques faussement pédagogiques, au titre prétentieux, destinés à piéger l'amateur débutant, et donc à le perdre,

car comment expliquer autrement l'indigence des livrets ? Peut-être est-ce destiné à l'écoute en auto dans les encombrements ; donc il faudrait prévoir d'installer un rayon chez Feu-Vert et cesser d'encombrer des rayons de jazz de plus en plus restreints entre ce type de produits et les têtes de gondoles réservés aux «stars» d'un jour. Un seul album original d'un des artistes de jazz ici pillés et détournés vaut mieux que toute la collection. *What's Jazz ?* Certainement pas ça !

Yves Sportis

<s> Lenny White

The Lenny White Collection

Hip Bop 8101 (Night & Day)

Entre 1994 et 1999, le batteur Leonard III «Lenny» White dont les prestations au côté des plus grands du jazz – de McLean à Corea en passant par Davis – ont assis une réputation amplement méritée, mène une carrière de leader. A la tête de formations diverses et variées et sans jamais s'enfermer dans un style précis – les considérations commerciales ne sont pas absentes de ses choix de producteur ! – il enregistre pour sa propre marque «Hibd» une dizaine de volumes.

Dans cette excellente compilation – témoignage discographique de cette période – qui oscille agréablement entre bonne variété jazzée et sessions Blue Note des années 70, Lenny White s'impose naturellement comme un musicien hors pair – ce que tout un chacun sait déjà – capable de tout jouer avec un talent fou. Du jazz rock, dont il est l'un des pères fondateurs, au hard bop le plus orthodoxe, rien n'échappe à sa frappe originale alimentée en permanence par une imagination débordante. Tout est à prendre dans cette petite anthologie à la garantie anti-migraineuse. C'est du bonheur funky pur sucre.

Négligé par les puristes, étrangement boudé par les grandes encyclopédies du jazz, absent des grandes messes festives, Lenny White semble même ne plus être de ce monde. Ranson du succès ? Peut-être. Mais c'est en tout cas d'une rare iniquité. Qu'il nous soit alors permis, en attendant avec impatience la réédition des deux albums du Griffith Park Band – devenus *Echoes of an Era* – parus dans les années quatre-vingt, de nous contenter de cette compilation jubilatoire.

Jean-Jacques Taïb

<s> Yellowjackets

Mint Jam

Bob Mintzer (ts, Ewi), Russell Ferrante (p, synth), Jimmy Haslip (b), Marcus Baylor (dm)

Enregistré live le 24 juillet 2001, Los Angeles
Yellowjackets Enterprises YJ001 (Socadisc)

Mint Jam, double album enregistré live au Mint de Los Angeles, reflète parfaitement un type de jazz assez éclaté, et démesuré, qui veut tout être

en s'en donnant seulement l'apparence (jazz, rock, rythm and blues...) et qui par-là se fonde assez bien dans la ville-temple du show-biz. Le *live* cesse d'être le lieu privilégié d'une expression pour s'apparenter au spectaculaire tour de force d'une musique totale qui accumule les styles, inverse les rôles, et finalement tient ses promesses de musique... de groupe, ô combien curieuse unité musicale où le collectif prime sur l'expression de la personnalité de chaque musicien. D'ailleurs, les Yellowjackets revendiquent leur identité de groupe et c'est en tant que tel que les musiciens entendent bien fondre leur différence... au sein d'un exposé musical cohérent (*Jazz Hot* n°465). Ainsi le quartet classique de jazz (soufflant, piano, basse, batterie) se trouve affublé d'un nouveau nom qui annonce une autre conception musicale et autant dire que cela revient pleinement à nos oreilles à l'écoute de cet album.

Bob Mintzer, malgré un son techniquement parfait – légèrement éraillé et quelquefois proche du Sonny Rollins le plus tardif – se signale surtout par un jeu aux allures côte-ouest, style sax-hero, à la fois amusant et agaçant. Ses solos s'y nouent systématiquement autour de la même intrigue, qui d'invitation se transforme inévitablement en performance. Il n'est qu'un pas vers les saxophonistes pop-music de Supertramp et de Bruce Springsteen que d'ailleurs les membres-fondateurs de Yellowjackets ont d'abord tutoyé en rejoignant ponctuellement qui Al Jareau, qui Stevie Wonder.

Les compositions – pour l'essentiel de Russell Ferrante, de Jimmy Haslip et de Bob Mintzer – se succèdent en façonnant un espace assez fluide et réversible dans lequel les musiciens se meuvent avec décontraction. Où l'on peut voir d'un côté Jimmy Haslip («Motet») délaissant la vocation rythmique de son instrument pour réaliser un solo suraigu de saxophoniste et Bob Mintzer («Mofongo») quant à lui, jouer un thème à l'EWI, comme le ferait un synthétiseur. Mais à ce sentiment de contraste ne succède aucun étonnement esthétique à l'exception peut-être de celui suscité par la mélodie un peu bancale du très afro-jazz «Blues for KJ» ou par la composition et l'arrangement façon fugue de «Tortoise and the Hare». Sans être décevant, ce *live* nous montre qu'on peut éprouver du plaisir à écouter un disque de jazz, sans lui reconnaître originalité et créativité.

David Smadja

Le bon de commande et le bulletin d'abonnement ci-dessous annulent ceux des numéros précédents



La boutique de jazz hot

Bon de commande (prix unitaire en € TTC port inclus)

	France	Dom/CEE/ Suisse	Tom/Europe hors CEE/ Maghreb/ Afrique fr.	Autres pays	Quantité	Montant
Cartes postales (n° 481 à 518 selon disponibilité)						
par lot de 8, n°	5	5,5	6,5	7		
par 32 cartes	18	18,5	20	21,5		
Tee-shirt jazz hot	11	12,5	14	15,5		
Taille : <input type="checkbox"/> M <input type="checkbox"/> L <input type="checkbox"/> XL <input type="checkbox"/> XXL						
Reliure	18,5	21,5	24,5	27,5		
Supplément internet	3	3	4	4		
à partir du n°557, précisez le(s) n°						
Vente au numéro (à l'unité)	9,5	11	12,5	14		
(à partir du n° 481, sauf n° spécial)						
numéro spécial (à l'unité)	11	14	15,5	18		
<input type="checkbox"/> 95 <input type="checkbox"/> 96 <input type="checkbox"/> 97 <input type="checkbox"/> 98 <input type="checkbox"/> 99 <input type="checkbox"/> 2000 <input type="checkbox"/> 01 <input type="checkbox"/> 02						
2 numéros (précisez les n°)	15,5	20	23	24,5		
3 numéros (précisez les n°)	21,5	27,5	29	32		
4 numéros (précisez les n°)	26	32	35,5	38,5		
5 numéros (précisez les n°)	30,5	37	41,5	44,5		
6 numéros (précisez les n°)	35,5	41,5	47,5	52		
11 numéros (précisez les n°)	55	70	77	85		

nom/name

adresse/address

code postal/post code tél./phone

ville/city..... pays/country

DOCUMENTATION. Les numéros antérieurs au n° 481 sont disponibles en photocopie. Consultez l'index des articles parus dans **jazz hot** depuis 1935 (www.jazzhot.net) et adressez-nous par courrier ou email vos demandes pour lesquelles nous vous établirons un devis.

Montant total du règlement à joindre à ce bon de commande

(France paiement par chèque ou mandat/Etranger uniquement par mandat postal international net de frais)

Bon de commande à découper et à renvoyer à **jazz hot** - B. P. 405 - 75969 PARIS cedex 20 - FRANCE

< jazz hot >®

La revue internationale du jazz
fondée en 1935 par Charles Delaunay
supplément au n° 597 - février 2003 - 68^e année

Directrice de la publication : Dominique Romano

Rédacteur en chef : Yves Sportis

Correspondants : Richard Anou, Charles Baschung, Serge Baudot, Michel Bedin, Ellen Bertet,

Patrick Bivort, David Bouzaclou, Claude Colpaert, Cloé Combette, Patrick Dalmace, André Fanelli, Stefano Galvani, Patrick Guillemin, Jean-Marie Hacquier, Georges Herpe, Fernand Iza, Pascal Kober, Michel Laplace, Michel Mastracci, Philippe Mériaux, Louis-Victor Mialy, Gérard Naulet, Jérôme Partage, Jean-Louis Poirier, Pierre Racati, Helmut Rae, Guy Reynard, Philippe Richard, Lorraine Soliman, Philippe Rozin, Pascal Rugoni, Robert Sacré, Sim Simons, David Sinclair, David Smadja, Félix V. Sportis, Hélène Sportis, Jean Szlamowicz, Jean-Jacques Taib, Yves Tomatis, Dominique Truffandier, Josef Woodard, Jérôme Yager

Rubriques hot news/livres/larmes : Jérôme Partage/Jean Szlamowicz

Rubriques agenda, CDs parus, petites annonces, programmes

radios : Richard Anou

Maquette et mise en page : Jazzibao - 13015 Marseille

Photogravure : Janus - 13760 Saint-Cannat

Impression et routage : Imprimerie Pons - 06800 Cagnes-sur-mer

Gestion des abonnements : Presse-Pluriel - 75020 Paris

RÉDACTION +33 (0)1 43 66 74 88

66, rue Villiers-de-l'Isle-Adam - BP 405 - 75969 - Paris cedex 20 -

Fax +33 (0)1 43 66 72 60

ABONNEMENTS +33 (0)3 86 35 08 56

BP 405 - 75969 Paris cedex 20 - Fax +33 (0)3 86 35 16 96

PUBLICITÉ +33 (0)3 86 35 08 56

Mme Dominique Romano : BP 405 - 75969 - Paris cedex 20 - France

Fax +33 (0)3 86 35 16 96 - Livraison lundi au vendredi (10h à 15h)

66, rue Villiers-de-l'Isle-Adam-75020 Paris - France.

SITE www.jazzhot.net

E-mail : jazzhot@wanadoo.fr

Conception/réalisation et gestion du site : Jazzibao

jazz hot® est édité par **jazz hot Publications**

Sarl de presse - Capital 60 000 F - R.C.S. Paris B 381 871 425

66, rue Villiers-de-l'Isle-Adam - BP 405 - 75969 Paris cedex 20-France

Printed in France/Imprimé en France

Diffusion : MLP (France et étranger) et abonnements.

Dépôt légal : à parution

N° Commission paritaire : 53295

N° ISSN : 0021-5643

© **jazz hot**® 2003

Tous droits de reproductions réservés. Les textes, documents, photos envoyés à la rédaction ne sont pas rendus et leur envoi implique leur libre parution sous la responsabilité de leur auteur, producteur. Les chapeaux, titres, commentaires et textes non signés sont écrits par la rédaction. Les indications de marques et les adresses qui figurent dans les pages rédactionnelles sont données à titre d'information, sans aucun but publicitaire.

ABONNEZ-VOUS et RECEVEZ UN CD !

(liste des CDs dans l'encart central, dans la limite des stocks disponibles)

bulletin d'abonnement - subscription

revue mensuelle 11 numéros par an (dont 1 numéro spécial et 2 numéros doubles décembre-janvier et juillet-août)
monthly 11 issues a year (1 special issue and 2 double issues december-january and july-august)

nom/name

adresse/address

code postal/post code tél./phone

ville/city..... pays/country

Abonnement débutant au numéro..... mois de.....

Subscription beginning on

je joins mon chèque/moyen de paiement à l'ordre de (I enclose my chequelmoney order made payable to) **jazz hot**

date/date.....signature/signature

 55 € France métropole 46 € (étudiants-chômeurs/justif) 70 € Dom/CEE/Suisse 77 € Tom/Autres pays Europe/Maghreb/Afrique francophone 85 € Autres pays

France paiement par chèque ou mandat/Etranger par mandat postal international

Adressez svp vos bulletins d'abonnement et vos règlements à
Please send your subscription and payment to

< jazz hot > - B.P. 405 - 75969 PARIS cedex 20 - FRANCE

Supplément n° 597

Au sommaire de < jazz hot > n°597 - février 2003

- **Couverture** : Ben Sidran
- **Hot News/Tears/Livres**
- **Comptes rendus**
- **Rencontres** : Jazz Azur, Fabrice Eulry, Mario Stantchev, David Kikoski, Eliane Elias, Antonio Farao
- **Magazine** : Ben Sidran, Maria Schneider, Donal Fox, Le jazz et la Danse II
- **L'actualité discographique** : CDs parus en bref, chroniques des nouveautés et rééditions
- **Rubriques habituelles** : agenda clubs-concerts-festivals, radios, petites annonces

n°Spécial 2003

- **Couverture** : Bud Powell
- **Magazine** : Bud Powell (bio/discographie). A propos de Bud : René Urtreger, Henri Renaud, Chick Corea, Franck Avitabile... René Urtreger, Garnet Clarke, Discographie de Count Basie 3
- **Le jazz et la danse I**